

JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie; de Poëse;
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne, de
Découvertes des Sciences & des Arts; de Nou-
velles de la République des Lettres; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

¹
DÉDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1741.



A NEUCHÂTEL.
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

M D C C X L I.

Avec Approbation,

•

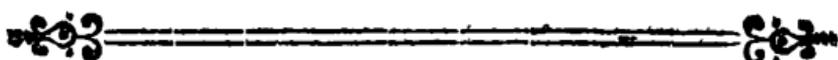
•

•



JOURNAL HELVETIQUE, *DÉDIÉ AU ROI.*

FEVRIER 1741.



AUX EDITEURS.

MESSIEURS



VOUS mêlez avec tant de discernement l'agréable avec l'utile, dans votre Journal, que toutes sortes de Personnes trouvent de la satisfaction dans sa lecture, & que le plaisir qu'on y goûte égale toujours le fruit qu'on en retire. La Pièce ironique sur le *Jes* que vous avez inserée dans votre Journal d'Octobre dernier, a été luë avec tant d'a-

H 2

plau.

plaudissement, que je ne doute pas qu'elle n'ait fait impression sur ces Joueurs de profession, qui emploient la plus grande partie de leur tems dans le Jeu : Ces sortes d'ironies, tournées avec autant d'Esprit que l'est celle-là, sont souvent plus propres à faire sentir le faux & le ridicule des Vices qu'elles attaquent, que les Discours les plus graves & les plus sérieux ne pourroient faire. Je profite cependant de la disposition présente des Esprits ; & l'amour de ma Patrie m'engage à faire de mon côté quelques efforts, pour arracher les Hommes à une passion aussi violente que celle du Jeu, qui leur est si nuisible & si pernicieuse. Après les sentimens de confusion que l'Ironie dont je viens de parler a dû leur inspirer, je vai leur montrer d'une manière directe le danger manifeste qu'ils courent par rapport à leur Salut, en se livrant à une passion si contraire à la qualité de Chrétien : Et je me flate, *Messieurs*, que l'interêt que vous prenez au Bien public, dont vous donnez tous les jours des preuves, en inserant dans votre Journal des Pièces de ce genre, vous y fera aussi donner une place à celle-ci. J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible,

MESSIEURS

Morges, le 13.
Janvier 1741.

Votre &c.
S. JOSSEVELL



D I S C O U R S

S U R L E J E U.

Rien n'est plus commun aujourd'hui que le Jeu, & les dissipations où il jette une infinité de Gens. La Source de ce mal, c'est sans doute le préjugé où l'on est que le Jeu est innocent, & qu'il n'y a point de mal dans l'usage qu'on en fait. Comme cette illusion vient de ce qu'on ne considère le Jeu qu'en lui même, & qu'on n'envisage point l'abus où l'on tombe à cet égard, & les circonstances qui rendent cette occupation criminelle, ou qu'on se laisse éblouir par quelque autre raison peu juste & peu solide; pour parvenir au but que je me propose, je dirai.

I. Ce qu'est le Jeu en lui même, savoir, s'il est permis ou non II. *Je montrerai ensuite ce qu'il est par les Circonstances ordinaires qui l'accompagnent.* III. *Je répondrai enfin aux Objections que font les Joueurs, pour s'autoriser dans une pratique qu'ils ne croient pas condamnable.*

I. Avant que d'entrer en Matière, j'avertis d'abord que mon dessein n'est pas d'entrer ici les choses. C'est là un écueil, dont

tous les Moralistes avoient eux mêmes qu'on doit se préserver avec beaucoup de soin. Faire un Crime d'une chose en elle-même indifférente, c'est révolter tous les Esprits, & faire envisager ce que l'on dit comme une pure chimère; ou si l'on y donne créance, une telle Morale tend à faire regarder la Loi de Dieu comme impraticable, & par là à en éloigner les Hommes, plutôt qu'à la leur rendre aimable, & digne de leur attachement & de leur estime.

Cela posé, je ne dirai pas comme ont fait quelques Pères. * *Que le Jeu est un don du Diable. Que non seulement il préside dans les Jeux de hazard, mais encore que c'est cet Esprit malin qui les a inventés &c.* Au lieu de porter les choses à cet excès, qui ne sauroit être goûté dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre, je conviendrai sans peine que le Jeu, considéré absolument en lui-même, est une chose entièrement indifférente. Car s'il est permis de prendre quelquefois quelque récréation, & si en certaines rencontres elle peut être regardée comme nécessaire, pour nous donner du relâche dans nos occupations, qui ne peuvent pas être continues; pourvu qu'on ne donne pas trop de tems à ces récréations, quoi qu'innocentes; qu'on ne s'y atache pas trop; & qu'on

n'ait

* St. CHRISOSTOME, & d'autres.

point de peine à les quitter , pour retourner à des occupations plus graves & plus importantes : S'il est permis , dis-je , de prendre quelquefois , & de la manière que je viens de le dire , quelque récréation honnête , & où il n'y ait rien d'ailleurs qui la rende illégitime ; qui ne voit qu'il est aussi permis par conséquent de jouer , avec les précautions que je viens de marquer , & lors que ce sont des Jeux qui répondent au but pour lequel ils sont naturellement destinés , qui est d'être utiles à nôtre Corps , ou de délasser nôtre Esprit , & de donner à l'un & à l'autre une nouvelle force & une nouvelle vigueur ? Car , enfin , s'il est permis de prendre de la récréation à la Promenade , par exemple , à la Musique , au Dessin , & à mille autres choses de cette nature , pourquoi ne le seroit il pas aussi d'en prendre à quelque Jeu , pourvu que ce soit toujours sous les Conditions que j'ai marquées , & que nôtre Jeu ne soit accompagné d'aucune circonstance qui offense Dieu , & que j'indiquerai dans la suite ? Je n'excepte pas même le Jeu de Cartes , qui est regardé comme si odieux , & qui l'est en effet par les circonstances criminelles qui l'accompagnent presque toujours ; mais qui séparé de ces circonstances , comme il le peut être , n'a rien de plus criminel qu'aucun autre Jeu que ce soit.

Ce qu'on pourroit dire de ce Jeu & de tous les autres Jeux de hazard, pour montrer qu'ils sont mauvais & criminels en eux mêmes, c'est que la Providence de Dieu y intervient d'une façon particulière, puisque Dieu préside sur le sort, & que le sort entre dans tous les Jeux de hazard; d'où il s'ensuit qu'il y a une profanation manifeste, de faire intervenir la Providence Divine dans des choses de cette nature, qui ne tendent à rien d'important & de sérieux, & où l'on ne se propose que de se procurer de la récréation & du plaisir. Mais ce raisonnement est fonde sur un principe qui non seulement peut être contesté, mais dont l'absurdité est palpable par elle même. C'est ce que de célèbres Auteurs ont démontré d'une manière très solide, & en particulier l'illustre Mr. BARBEIAC dans le savant Ouvrage qu'il a composé sur cette Matière. Il soutient que les effets des Jeux de hazard ne proviennent point, au moins pour l'ordinaire, d'une Volonté particulière de Dieu, & que cela seroit indigne de lui; mais uniquement des Joueurs eux mêmes, selon le différent mouvement qu'ils donnent capricieusement aux Cartes ou aux Dez: D'où il est aussi nécessaire & inévitable qu'il en résulte une telle combinaison

de

de Cartes, ou un tel coup de Dez, qu'il est impossible qu'une Boule ne roule bien ou mal, d'un tel ou d'un tel sens, selon qu'on l'a poussée avec plus ou moins de force, & avec un certain tour de bras. Quoiqu'il ne nie pas qu'il ne puisse y avoir quelquefois une direction extraordinaire de Dieu, qui dispose les choses de telle sorte qu'il procure le gain ou la perte d'une Personne dans le Jeu, pour des raisons très dignes de sa Sagesse.

On pourroit dire encore que le Jeu en lui-même, soit le Jeu de hazard, soit celui d'adresse, est à la vérité innocent, lors qu'on ne joue pas un Jeu intéressé, & que c'est seulement pour prendre quelque récréation & quelque délassement: Mais que du moment que l'on joue quelque chose, le Jeu devient criminel, parce que l'on expose au hazard les Biens que Dieu nous a donnés, & qu'on en fait ainsi un mépris & un usage illégitime; jusques là que quelques uns croient que ce qu'on a gagné au Jeu est un pur larcin, & qu'on est obligé de le restituer. A cet égard là j'avoue que lors que l'on joue gros Jeu, le Jeu devient extrêmement condamnable, par la raison qu'on vient d'alléguer, outre qu'il est contraire à sa destination naturelle, qui est de divertir, & de délasser l'Esprit ou le Corps; quoi que je ne sois pas dans la

pensée

pensée que ce que l'on a gagné au Jeu soit un larcin, pourvu qu'il n'y ait eu aucune fraude. Le Jeu, comme l'a remarqué le savant Auteur que j'ai déjà cité, est une espèce de Contract, où les Joueurs conviennent & promettent réciproquement & volontairement de donner une certaine Somme à celui qui se trouvera le plus heureux ou le plus habile, par rapport à l'effet de certains mouvemens; de sorte que celui qui se trouve en effet le plus heureux, doit retirer justement le prix dont on est convenu : Ainsi je ne vois pas qu'à considérer la chose en elle même, il y ait du mal à intéresser un peu le Jeu, pourvu que ce ne soit que par récréation, & non point par intérêt & par avarice, & que par conséquent on ne joue pas gros Jeu; c'est à dire, en un mot, qu'il n'y a que l'abus qui soit ici condamnable.

Après cette Apologie du Jeu, considéré en lui même, il me semble voir les Joueurs triompher, & tenir leur Cause gagnée. Mais qu'ils suspendent encore un peu leur jugement, jusqu'à ce que nous aions tourné la Médaille, & considéré le Sujet que nous traitons du côté sur lequel ils n'ont garde de jeter les yeux, je veux dire, par rapport aux circonstances criminelles & presque inséparables du Jeu : Et j'ose m'assurer qu'ils en formeront un jugement tout contraire à celui

celui qu'ils en ont porté, jusqu'ici; C'est à dire que malgré tout ce que je viens de leur accorder, ils seront forcés d'avouer que le Jeu n'est malheureusement que trop criminel, & qu'il devrait être banni de la Société, comme la peste du Genre humain, la ruine quelquefois des Familles, & la cause de la damnation d'une infinité de Personnes.

II. Entre les choses par lesquelles on abuse du Jeu, & qu'on le rend criminel, je ne compterai pas ici les tromperies & les artifices indignes qu'on y emploie, ou qu'on y peut employer en diverses manières, qui sont regardées par les Joueurs mêmes comme des friponeries & des larcins manifestes. Je suppose que l'on joue avec toute la droiture & toute la fidélité requise: Je dis qu'il ne laisse pas d'y avoir ordinairement, & presque toujours, dans le Jeu, ou l'un ou l'autre des défauts suivans, qui le rendent criminel & condamnable.

Le premier désordre que j'observe, c'est la perte qu'on fait du tems dans le Jeu. On ne se contente pas de jouer une demie heure, ou une heure, pour se délasser dans ses Occupations & dans son travail; On y passe les quatre ou cinq heures de suite, & quelquefois les journées entières: Et cela n'arrive pas seulement une fois la semai-

semaine ; il y en a qui en font leur occupation ordinaire , & qui sont hors d'eux mêmes lorsqu'ils passent un jour sans jouer. Or , je demande , est-ce là faire un usage légitime du tems que Dieu nous a donné pour acquérir l'éternité bienheureuse , & dont la perte est irréparable ? Ne croit-on pas que l'on rendra compte à Dieu de ce tems perdu dans le jeu , & que l'on pourroit employer beaucoup plus utilement ? Car s'il nous faut rendre compte à Dieu même de nos paroles inutiles , combien plus ne faudra-t-il pas lui rendre compte des actions inutiles , & d'un tems si misérable ment perdu ? Le tems est la chose du monde la plus précieuse , nôtre bonheur ou nôtre malheur éternel est attaché au bon ou au mauvais usage que nous en faisons ; n'y a-t-il donc pas une imprudence extrême d'en abuser , & de l'employer à des choses aussi vaines & aussi frivoles qu'est le Jeu ? Enfin , le tems ne nous est donné que pour travailler à nôtre Salut , & est-ce y travailler que de passer sa vie , ou la plus grande partie de sa vie dans le Jeu ? A l'approche de la mort quels reproches n'aura-t-on pas à se faire d'avoir si mal employé son tems , lorsque l'on se trouvera vuide de tout , sans nulle provision des lumières & des Vertus nécessaires dans ce tems d'épreuve & de combat , sans nulle espérance

ce légitime d'un Salut & d'un Bonheur qu'on aura négligé pendant toute sa vie ?

A la perte du tems je fais succéder, dans le dénombrement des désordres qui accompagnent le Jeu & qui le rendent criminel, l'omission ou la négligence de ses devoirs, qui est une suite de la perte du tems dont je viens de parler. Il n'est personne qui n'ait des devoirs à remplir, qu'il ne peut négliger sans crime. Quels ne sont pas les devoirs d'un Chef ou d'un Père de Famille, soit pour vaquer aux affaires pénibles auxquelles sa Profession ou sa Condition l'engageant, soit pour bien régler son Domestique, soit pour prendre soin de l'Education de ses Enfants ? Quels ne sont pas les devoirs d'une Mère, engagée par son état à prendre soin de son Ménage & de sa Famille, sur tout pendant que ses Enfants sont en bas âge, & qui ne doit s'en éloigner que le moins qu'il lui est possible ? Quels ne sont pas les devoirs d'un Magistrat, appelé à remplir des fonctions importantes qui lui sont commises, & qui demandent toute son attention & tous ses soins pour s'en acquies duement ? Mais comment toutes ces Personnes là rempliront elles les devoirs de leur Vocation, lors que la passion du Jeu les dominera, & qu'elles y consacreront la meilleure partie de leur tems ? C'est ce que l'Autheur de l'Ironie sur le Jeu, insérées dans un

Jours

Journal précédent, a fait sentir bien agréablement. Mais disons le sérieusement, il est certain que ceux qui aiment le Jeu avec passion négligent la conduite de leurs Maisons, le soin de leurs Enfans, l'exercice de leurs Charges, leurs Affaires propres; & ils perdent tous les sentimens de Pères, de Maîtres, de Magistrats, d'Oeconomés. Est ce là une chose innocente?

De là part un troisième désordre: Qu'arrive-t-il? Ils dérangent leurs Maisons & leurs Biens se dissipent en peu de tems. C'est là l'effet naturel de leur dissipation dans le Jeu, & du peu de soin qu'ils prennent de leurs Affaires: Mais c'est à quoi contribué aussi les pertes qu'ils font au Jeu. Je ne parlerai pas seulement de ceux qui jouent gros Jeu: Par rapport à ceux-là, la chose est incontestable, & l'on a vu des Gens qui ont perdu tout leur Bien, & de grands Biens, dans le Jeu, & qui se sont réduits par là à une extrême indigence. Je suppose que l'on joue petit Jeu, & que l'on ne risque que peu de chose, en sorte qu'avec le plus grand malheur on ne sauroit se ruiner, comme c'est en effet de ce dernier ordre que sont le plus grand nombre des Joueurs; il n'est pas moins vrai qu'il y en a plusieurs qui jouent plus qu'ils ne peuvent, sans s'incommoder, qui dérangent par là leurs Affaires, font souffrir leurs

leurs Familles, s'ils en ont, ou se mettent hors d'état de paier leurs Créanciers, leurs Domestiques, & sur tout de faire l'Aumône, du moins aussi largement qu'ils le devroient & qu'ils le pourroient, s'ils ne se donnoient point au Jeu. Apellera t-on encore cela des choses innocentes ?

Enfin, un dernier désordre du Jeu, qui en est presque inséparable, c'est qu'il réveille toutes les passions, qui mettent l'Âme de l'Homme hors de son assiette ordinaire, & qu'il le fait tomber dans plusieurs Crimes. Telle est l'Avarice, ou le desir de gagner, qui quoi que l'on dise, s'empare, plus ou moins de ceux qui jouent; l'Ambition, qui fait envisager le gain comme un avantage que l'on remporte, & la perte comme une défaite. De là nait, dans le Jeu, une inquiétude, qui agite l'Âme, produite par un desir mêlé de crainte & d'espérance, ne s'agit-il même quelquefois que de peu de chose; inquiétude qui se remarque dans les yeux de ceux qui jouent, & qui les fait trembler dans l'attente de leur sort, comme si s'agissoit d'un Arrêt de mort ou de grace qui va leur être prononcé. Ensuite, vient-on à perdre? Le chagrin & la tristesse s'emparent de l'Âme; on est fâché du bonheur des autres, on l'exagère, on leur en fait des reproches puérides, on déplore son malheur,

&

& on en fait des plaintes ennuieuses : On devient de si mauvaise humeur, qu'on en est insupportable. Du chagrin & de la tristesse on passe souvent aux emportemens de la colère, & la colère se change bientôt en impiété ; ce ne sont plus que juremens exécrables, qu'imprécations contre le Jeu, que blasphèmes & que murmures contre la Providence. Enfin, le Jeu s'échauffe quelquefois si fort de part & d'autre, qu'on en vient à des contestations & à des disputes horribles, qui entraînent quelquefois après elles, je ne dirai pas seulement des coups, mais des éfusions de Sang & des malheurs funestes.

Qui osera soutenir après cela que le Jeu est innocent ? J'avoue qu'on peut jouer sans pécher : C'est quelquefois une récréation due & à l'Esprit, & au Corps, pour les remettre, l'un de son application, & l'autre de ses fatigues ; Et lors que cette récréation n'est accompagnée d'aucun des défauts & des excès que j'ai marqué, on ne sauroit la regarder comme mauvaise & criminelle. Mais faire du Jeu une occupation ordinaire & journalière ; en faire une profession, un trafic, une atache & une passion, souvent une rage & une fureur ; en faire son unique, ou du moins son principal entretien, où l'on consume une partie considérable de sa vie ; négliger par là ses devoirs, & ses obligations

les

les plus essentielles ; dissiper ses Revenus , ou du moins se réduire à l'étroit , & réduire à l'étroit une Famille de l'entretien de laquelle on est chargé , & priver les Pauvres d'un soulagement qu'on se met hors d'état de leur procurer ; s'exposer à mille autres péchez qui sont occasionnés par le Jeu , tels que sont la co'ère , les emportemens , les juremens &c. Voilà ce qu'on ne peut excuser , & ce que la Nature & la Raison , aussi bien que le Christianisme , condamnent également.

Il faut même remarquer qu'il ne suffit pas de ne pas donner dans tous les desordres que je viens de marquer , pour que le Jeu ne soit pas condamnable : Il suffit que l'on pèche à l'égard d'un seul , pour qu'il le soit réellement. Ainsi il est inutile de dire , comme font la plûpart des Joueurs : Notre Jeu ne fait nul tort à nos Affaires temporelles , & nous sommes bien éloignés de nous laisser aller à ces emportemens , à ces juremens , & à ces autres passions auxquelles plusieurs se laissent aller dans le Jeu ; nous jouons un fort petit Jeu , le gain ou la perte qui se fait ne mérite pas d'en parler : Nous ne jouons donc point pour le profit , pour l'intérêt , & par conséquent nous jouons de la manière la plus tranquile. Je veux que cela soit ainsi , quoique peut-être ce désinteref-

l'intéressement & cette tranquillité dont on se vante dans le Jeu soit ici supposée un peu gratuitement, n'étant pas rare de voir des personnes, qui, quoiqu'il ne s'agisse que d'un très petit gain, ne laissent pas d'y être fort sensibles, & de jouer avec une émotion & une passion qui rendent cette occupation mauvaise & criminelle : Mais quand cela n'arriveroit pas, & qu'il seroit vrai qu'en jouant un fort petit Jeu, qui ne sauroit incommoder personne, l'on jouât avec tout le désintéressement & toute la tranquillité possible; si cependant c'est une habitude de jouer que l'on ait formée, dont on ne sauroit se passer, que l'on joue peut être tous les jours, ou peu s'en faut, & que l'on emploie ainsi à cette occupation frivole une partie très considérable de sa vie, que l'on pourroit employer plus utilement, on ne laisse pas d'être très coupable, & peut-être sera ce cette occupation vaine & frivole qui sera la cause de la damnation d'un grand nombre de personnes.

Comptera-t-on d'ailleurs pour peu de chose le pernicieux exemple que l'on donne à ses Enfans, ou à d'autres personnes, qui vraisemblablement en abuseront ? Chacun sait quelle est la force des bons & des mauvais exemples, mais sur tout de ces derniers, qui favorisent nos passions & le penchant que

BOUS

nous avons naturellement au mal. Un Enfant qui verra tous les jours jouer son Père ou sa Mère, ou quelque autre personne pour laquelle il aura beaucoup de respect & de considération, ne manquera pas de regarder cette atache au Jeu comme une chose tout à fait innocente & permise ; il y prendra goût, il cherchera à jouer autant qu'il pourra, & quand il sera dans un âge plus avancé, il en contractera l'habitude pour le reste de sa vie : Et ce Père, cette Mère, ou tout autre Supérieur, ne sera-il pas responsable du mauvais éfet que son exemple aura produit, & d'une infinité de maux qui pourront en être les suites ?

Ce que je viens de dire suffit, ce me semble, pour convaincre toute personne raisonnable que si le jeu, considéré en lui même, est innocent, il ne l'est point, eû égard aux circonstances qui l'accompagent ordinairement, & à l'abus qu'on en fait. Écoutez cependant les Joueurs, & pesons aussi les raisons qu'ils aleguent pour penser excuser le Jeu, & faire voir qu'il n'est pas aussi criminel qu'on veut le faire envisager. Cela servira à apuier d'autant mieux le jugement que tous les Hommes Sages portent de ce divertissement, & à dissiper les illusions qu'on se fait sur ce sujet.

III. Les raisons dont on se sert pour justi-

fier le Jeu, & pour tâcher de persuader qu'il n'est point condamnable; ces raisons, dis-je ont si peu de solidité, qu'elles se détruisent d'elles mêmes, & ne sauroient faire impression que sur des gens qui cherchent à s'éblouir, pour éluder les reproches de leur Conscience.

On dit d'abord que l'Homme ne peut pas toujours être occupé, & qu'il a besoin de quelque récréation dans la misère de sa condition. Je conviens de ce principe, & je l'ai établi ci devant comme une vérité qui ne peut être contestée. Mais autre chose est, prendre quelque relâche & quelque récréation dans le Jeu, quand on y prend plaisir, pour ne pas succomber sous le poids d'une occupation continuelle; & autre chose, faire une occupation de ce divertissement, & employer à ce plaisir un tems qui devrait être employé au travail, & à faire quelque chose de bon.

Mais, disent quelques uns, que voulez vous que nous fassions? Nous ne savons à quoi nous occuper, & il faut bien, pour éviter l'ennui de l'oisiveté, que nous employions une partie du jour à jouer. Est-il possible que des Chrétiens puissent se servir d'une excuse semblable à celle-là! Vous n'avez rien à faire, dites vous. C'est ce que je nie, premièrement, que vous n'ayez rien à faire,

faire. Cet Homme qui a un Métier ou une Profession, & qui ne laisse pas de passer tous les jours plusieurs heures dans le Jeu, n'a-t-il rien à quoi il puisse s'ocuper? Ce Magistrat, cet Homme qui a une Charge de Judicature, n'a-t-il rien à faire pour s'instruire des Loix qui doivent faire la règle de ses jugemens, & surtout de celles de l'Equité, dont il n'a peut-être qu'une très légère connoissance? Cette Femme mondaine, qui va de Maison en Maison chercher à jouer & à se divertir, ou qui reçoit Compagnie chez elle, n'a-t-elle rien à faire? N'a-t-elle pas le soin de son Ménage & de ses Enfans, qu'elle néglige presque entièrement? Ou, si elle en prend quelque soin, n'a-t-elle point d'ouvrages à quoi elle puisse & doive s'appliquer, après avoir mis ordre à ses Affaires domestiques? Et peut elle se servir de cette excuse, *Je ne sai que faire, il faut bien passer le tems à jouer?* 2. Mais je veux que la plû-part des Joueurs soient dans le cas supposé, c'est à dire qu'ils n'aient ni Profession, ni Emploi, ni soins domestiques, qui les engagent au travail ou à l'étude, & qu'ils puissent vivre de leurs Rentes sans s'ocuper; je dis qu'ils ne sont pas mieux fondés que les premiers à s'excuser, sur ce prétexte, du tems qu'ils donnent au Jeu. Car sont ils excusables de n'avoir rien autre à faire qu'à se divertir & à

Jouer? Ne savent ils pas qu'il est ordonné à tous les Hommes de quelque rang & de quelque condition qu'ils soient, de travailler, si ce n'est pas d'une façon, ce doit être d'une autre? Et est-il rien de plus facile que de trouver à s'occuper pour peu qu'on y ait d'inclination, & qu'on soit disposé à le faire? C'est à quoi sont tenus les plus riches même, quand ce ne seroit que pour se mettre à couvert des tentations de l'oisiveté: Outre que chacun doit, autant qu'il peut, se rendre utile à la Société, en s'occupant à quelque chose de bon. Entre ces occupations il y en a une sur tout qui est indispensablement nécessaire, & qui convient à tous les états & à toutes les conditions: C'est d'aquerir les lumières les plus étendues dont on est capable sur la Religion, dont l'ignorance n'est malheureusement que trop crasse parmi toutes sortes de gens; & d'avancer chaque jour sa sanctification: Ce qui demande des soins & des recueilemens bien oposés à la dissipation continuelle où l'on vit, qui en arrête les progrès, & met les plus grands obstacles au Salut.

Une autre raison qui est souvent dans la bouche des Joueurs, c'est qu'il vaut mieux jouer que médire; Qu'il se commet moins de mal dans les Assemblées de Jeu que dans les autres Compagnies, & que ceux qui sont occupés à jouer ne s'entretiennent point des défauts d'autrui. Cette raison est si pitoiable,

& marque un si grand fond d'ignorance dans ceux qui osent s'en servir, que c'est à regret qu'on se voit obligé d'y répondre. Deux mots suffiront, pour en faire sentir le faux & le ridicule. Premièrement, on peut dire que cette proposition n'est pas toujours vraie, qu'il vaille mieux jouer que médire: Car lorsque le Jeu est accompagné des circonstances que j'ai dit qui l'accompagnent ordinairement. je soutiens qu'il y a autant & plus de mal même à jouer qu'à médire; Et qui-conque y pensera bien, en jugera de la même manière. Mais quand il seroit vrai qu'il y auroit moins de mal à jouer qu'à médire, la conséquence qu'on en tire seroit-elle juste? Il y a du mal à jouer de la manière que l'on joue; Cela suffit, il faut s'en abstenir, supposé même que le mal que l'on commet toit moindre que celui qu'il y a à médire: Cela est clair par tous les principes de notre Religion, selon lesquels il n'est jamais permis pour éviter un péché, d'en commettre un autre.

Enfin, il se trouvera sans doute des Personnes qui ne manqueront pas de dire que le Jeu n'est défendu nulle part dans l'Écriture Sainte. J'en conviens; mais toute la conséquence qu'on en peut tirer, c'est que le Jeu en lui même est une chose indifférente, comme nous l'avons accordé, & que c'est de là sans doute que vient le silence de l'Écriture sur cette sorte de divertisse-

ment. Mais il ne s'ensuit nullement que l'abus du Jeu, tel que nous l'avons établi, & tel qu'il a lieu chez la plupart des Joueurs, ne soit mauvais & criminel, puisque tout ce en quoi nous avons fait consister cet abus est formellement condamné dans l'Écriture sainte, comme chacun le découvre aisément de soi même, sans qu'il soit nécessaire que j'entre dans cette discussion.

Je finis donc toute cette Matière, sur laquelle j'ai tâché de me resserrer le plus qu'il m'a été possible, afin de donner au Lecteur une idée abrégée de ce qu'il doit penser de l'usage qu'il a fait jusqu'ici du Jeu, & de l'engager, autant qu'il dépend de moi, à s'en abstenir à l'avenir. Je me fîte que ce que j'ai dit pourra suffire, pour faire connoître à ceux qui jugeront des choses sans préjugés & sans passion, la nécessité qu'il y a de renoncer à une occupation si peu digne de l'Homme & sur tout du Chrétien si préjudiciable à nos intérêts temporels, & si dangereuse pour le Salut. Quiconque est sage y fera de sérieuses réflexions : Et parce qu'il est bien plus aisé de quitter le Jeu absolument, que de le modérer, & de ne pas tomber dans les excès que j'ai marqué, ne fut ce que par rapport à la perte du temps, il coupera la racine du

du mal, & il s'imposera la loi de ne plus jouer.

J'ajouterai seulement que s'il est de la sagesse & de la prudence que tous s'interdisent le Jeu. sur tout ceux qui, au lieu d'en faire un pur delassement, dont ils ont besoin, & de ne prendre par conséquent cette récréation que rarement & pour peu de tems, en font un usage réglé & en ont contracté l'habitude; Ceux là doivent principalement s'en abstenir, qui sont engagés par leur Emploi & par leur Profession à une plus grande régularité de vie que les autres, & à être en exemple à leur Prochain. Je remarque 2. que le Jeu est aussi d'une plus pernicieuse conséquence, lorsque l'on joue en présence de personnes qui croient le Jeu mauvais par lui même. Dans l'un & dans l'autre de ces cas, le Jeu est un scandale manifeste. 3. Scandale & crime plus grand encore. lorsque l'on emploie à cet exercice profane les tems même les plus sacrés, tels que sont les Dimanches, ou d'autres tems de Dévotion publique & extraordinaire. 4. Enfin, si ceux qui abusent du Jeu, de quelque manière que ce puisse être, sont condamnables, combien plus se rendent coupables ceux qui prostituent, s'il faut ainsi dire, leurs Maisons, & en font
des

des Académies de Jeu, destinées à cet usage profane.

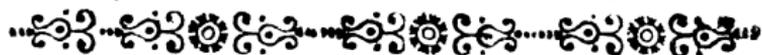
De toutes les Réflexions que nous avons faites dans ce petit Discours, celle à laquelle nous souhaitons que l'on fasse le plus d'attention, c'est que le tems ne nous a pas été donné pour l'employer à des choses aussi vaines qu'est le Jeu, mais pour travailler à nôtre Salut, & pour nous préparer à l'Éternité bienheureuse. Voilà le grand Ouvrage, qui demande toute nôtre application & tout nôtre tems, fut-il d'une beaucoup plus longue durée. Car le Salut n'est pas une chose aussi facile à aquerir, qu'on se l'imagine pour l'ordinaire : Il faut affermir sa foi, éclaircir ses doutes, connoître toute l'étendue de ses devoirs, & s'appliquer avec soin à les remplir : Il faut veiller sur soi même, étudier son Cœur & ses inclinations vicieuses, se prémunir contre les pièges qu'il nous dresse, s'armer de force & de courage pour résister aux tentations du Démon & de ses propres convoitises : Il faut vaincre ses passions, se défaire de toutes ses mauvaises habitudes, se corriger de tous ses défauts & de tous ses vices : Il faut en un mot être véritablement sanctifié & régénéré. Tout cela se peut-il faire dans un moment, dans un jour ? Non : Il faut de la lecture, de la méditation, des soins, des peines, des efforts

efforts violens sur soi même ; il faut bien du tems & des Années. Hé ! quelle imprudence n'est ce pas , d'employer ce tems & ces années à des amusemens frivoles ! Ou , si l'on s'ocupe à quelque chose de sérieux , de borner tous ses soins au Corps & à cette Vie temporelle , & de ne rien faire pour l'Âme & pour la Vie à venir. J'applique ici un Passage de SENEQUE , dans son Livre de la briéveté de la Vie , qui a beaucoup plus de force dans la bouche d'un Chrétien. *Quand le Feu est à la Maison , disoit ce Philosophe , personne n'a la patience de demeurer attaché sur un Damier : La Nature ne nous a pas donné du tems de reste , que nous puissions perdre à nôtre gré : Nos Maladies nous en ravissent une partie , les nécessités de la Vie une autre , les affaires publiques une autre ; Le Sommeil seul emporte la moitié de nôtre Vie : Pourquoi donc employer inutilement la plus grande partie de ce tems si court , si rapide , & qui nous emporte nous mêmes ?*

M O R G E S

S. JOSSEVEL.

A MES.



A M E S S I E U R S

Les Editeurs du Journal Helvétique.

M E S S I E U R S

VOtre Journal a autant pour but d'instruire que d'amuser. Je me trouve entre les mains un Manuscrit sur un Sujet intéressant, que je crois devoir vous communiquer. Il s'agit de l'Explication d'une Parabole de l'Évangile. L'Auteur ne vit plus, & sa mort me donne la liberté de disposer de son Ouvrage. Je me flate que vous le recevrez avec plaisir, & qu'il sera vû demême du Public. Il est difficile de dire quelque chose de tout à fait nouveau sur des sujets qui ont été traités si souvent. Cependant il me semble que ce que je vous envoie peut passer pour assez original. On y trouvera une Morale excellente, amenée fort naturellement & exprimée d'une manière vive, fort propre à la faire goûter. La circonstance où nous nous trouvons rend encore ces Réflexions de saison. Nous touchons à la Fête de Pâques. Cette lecture, faite avec un peu d'attention & de recueillement, peut tenir lieu d'une bonne préparation à cette Solemnité. Je suis. . .

G E N E V E,

REFLE-



R E F L E X I O N S

Sur la Parabole du PHARISIEN & du PUBLICAIN, Luc XVIII 9 - 14. Deux Hommes montèrent au Temple pour prier &c.

ON a dans cette Parabole un Tableau où sont dépeints deux Hommes de caractères fort diférens. Le Pharisien est l'Objet principal. Il ocupe le devant du Tableau. C'est le Personnage qui est le plus en vüe, & qui frappe d'abord. Le Publicain n'y paroît que dans le lointain, & dans l'obscurité. Il faut le chercher pour l'apercevoir.

En général le dessein de ce Tableau est de nous représenter, sous l'image de ces deux Hommes, la Piété extérieure qui est toujours fausse, quand elle est seule, & qu'elle a l'orgueil pour principe, & la Repentance intérieure qui a toujours des suites heureuses, quand elle part d'un fond d'humilité, & qu'elle est sincère. Il n'y a pas un trait, pas un coup de Pinceau qui n'aille à ce but, & pour plus grande précaution le dessein du Tableau se trouve écrit au dessus. Le Seigneur enseigne cette Parabole,

parabole, dit l'Évangéliste, * par rapport à de certaines gens, qui présumoient d'eux mêmes, comme s'ils étoient justes, qui méprisoient les autres.

J. C. a donc ici en vûe cette espèce de faux Dévots qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa Mission, ces Pharisiens remplis d'eux mêmes, & de leur prétendu mérite; qui sous un Masque de Piété & de Sévérité, cachotent des passions dangereuses; qui par cette vaine apparence d'une vie régulière & austère, vouloient imposer au Peuple; Gens remplis d'eux mêmes; qui avoient une hauteur d'esprit que rien ne pouvoit fléchir, qui n'estimoient personne, ne faisoient grace à personne & traitoient le reste du Genre humain avec un dédain extrême.

** Deux Hommes allèrent au Temple pour prier; l'un étoit Pharisien, l'autre Publicain. Le Sauveur rapporte ensuite la Prière de l'un & de l'autre. Mais avant que d'examiner ce que chacun dit à Dieu dans cet Acte de Religion, il est nécessaire de remarquer que pour bien entrer dans l'esprit de cette Parabole, il ne faut pas trop s'attacher aux paroles qu'elle met dans la bouche de ces deux Hommes. L'Oeconomie du Tableau porte à autre chose. Ce ne sont pas proprement des Discours que le Seigneur met ici en parallèle, mais des dispositions du Cœur
entié

entièrement opposées. C'est leur intérieur qu'il veut sur tout nous dépeindre. Cette Parabole est d'un genre tout particulier. Le Sauveur ne fait rien dire de fort choquant au Pharisien. A peu de chose près sa Prière peut avoir un bon sens, & au premier abord on y trouve un air de Piété. * *Je te rends grâces, ô Dieu, dit-il, de ce que je ne suis pas comme le reste des Hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères* Il rend grâces à Dieu des Vertus qu'il possède. Et ne peut-on pas jeter quelque fois les yeux sur les progrès que la Grace nous fait faire dans la Sainteté ? St. Paul tient à peu près le même langage, quand il dit que c'est par la Grace de Dieu qu'il est tel qu'il est. Le Pharisien fait encore mention dans sa Prière de quelques bonnes œuvres qu'il fait régulièrement ; Il parle de ses Jeunes & de ses Aumônes. On ne doit pas toujours blâmer ceux qui exposent les bonnes Actions qu'ils ont faites. Si cela seul rendoit mauvaise la Piété de ce Pharisien, d'où vient que l'Écriture ne blâme point la Prière d'Ezechias, menacé de la mort ? *Je te prie, Seigneur, dit ce Prince dans cette triste circonstance, Je te prie de te souvenir que j'ai marché devant toi dans la vérité, & que j'ai toujours fait ce qui étoit bon & agréable à tes yeux* * Cette Prière fut exaucée, comme nous l'apprend l'Historien sacré,

Sacré. Il faut donc poser pour Maxime ; que des Actons & des Discours qui paroissent semblables au dehors , peuvent avoir des principes tout diférens , & que c'est la source d'où elles partent , qui les rend bonnes ou mauvaises. Le Sauveur en veut ici à des erreurs secrettes , & à des vices del cats du Cœur. La premiere Clé pour bien entrer dans l'esprit de cette Parabole , c'est donc qu'il faut avoir égard principalement aux dispositions habituelles de ces deux Hommes.

Une Remarque générale qui les regarde encore tous deux en commun , c'est que l'un a toute la fa eur , & l'autre toute la disgrace des préjugez ordinaires. On met en parallèle , d'un coté un Pharisien , & de l'autre un Exaeteur d'impôts. Est ce une comparaison à faire ? Un Pharisien , un Homme d'une Vertu exemplaire , exact jusqu'aux plus petites observances , un Homme révééré , & en quelque manière canonisé du Peuple ! De l'autre coté , un Publicain , un Pecheur , un Pécheur par état , car c'est là l'idée que donnoit son seul Emploi d'Exaeteur d'Impôts ; un Homme décrié par ses injustices , ses fraudes , ses violences ! En général , les Pharisiens passaient parmi les Juifs , pour les plus réguliers , & les plus vertueux. Ils étoient les Maitres , & les Directeurs des autres,

êtres. Les Publicains au contraire étoient regardez comme infames, & comme n'ayant ni Religion, ni Piété, & on les confondoit avec les Infidèles. Cela nous doit faire penser à ne pas fonder nos jugemens sur l'extérieur des Hommes, & sur quelques légères apparences. On peut encore tirer de là cet autre usage, c'est que d'un côté les préjugés favorables, les jugemens avantageux aveuglent les Hommes, & les portent à l'orgueil, comme il arriva à notre Pharisien ; Et de l'autre, les préjugés contraires sont propres à réveiller les disgraciés, & à les disposer à l'Humilité. C'est ce que l'on vit dans notre Publicain Pénitent.

Après ces Observations générales, & communes à l'un & à l'autre, il faut les prendre séparément, & examiner le Portrait que le Sauveur nous fait de chacun d'eux en particulier. Le Pharisien paroît le premier. Cette Secte est assez connue. Nous venons de voir que ces gens-là faisoient profession d'une plus grande Vertu, & d'une Vie plus exacte que les autres ; mais ils bornoient toute leur Devotion à la pratique extérieure des Préceptes, sans se mettre en peine des mouvemens du Cœur. L'Évangile leur reproche sur tout l'Orgueil, Vice si commun chez les faux Dévots. Le nom seul de leur Secte pourroit en servir de preuve. Le

mot de Pharisien signifie *séparé*. Leur Secte étoit donc *la Secte des séparés*, celle qui se distinguoit du commun des Hommes par l'éminence de ses Vertus. Le nom seul de Pharisien marque donc déjà de l'Orgueil, & la véritable Pieté est ennemie des titres fastueux, & des distinctions d'éclat. On voit encore aujourd'hui bien des gens dans l'Eglise que l'on pouroit apeler des Devots à écriteau sur le front. Ils ont mis l'enseigne de la Dévotion. Tout marque chez eux qu'ils cherchent à s'atirer les regards du Public, & qu'il leur faut de la distinction.

Quoi que ce Pharisien porte le nom de *Séparé*, nom flatteur, titre honorable qui le distingue du Monde corrompu; quoi qu'il se croie plus saint que le reste des Hommes, qu'il traite de *Voleurs, d'Injustes, & d'Adultères*, cependant il ne pousse pas l'éloignement qu'il a pour eux jusqu'à refuser de se trouver dans leurs Assemblées publiques. Quelque rempli qu'il soit de sa prétendue sainteté, quelque idée désavantageuse qu'il ait des autres Hommes, il ne laisse pas de se trouver avec eux dans le Temple. Il y vient régulièrement faire ses Dévotions. *Il monte au Temple pour prier*, dit notre Parabole.

J. C. nous marque d'abord quelle étoit la posture du Pharisien pendant qu'il prioit.

Il se tenoit debout, dit-il. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter beaucoup à cette circonstance. Quelques Predicateurs en expliquant cette Parabole, insistent trop là dessus. Ils trouvent mauvais que ce Pharisien orgueilleux ne daigne pas seulement plier le genou en priant. C'est une mauvaise méthode que de faire un Procès sur tout, à ceux que l'on veut condamner. Se tenir debout pour prier n'est pas une chose répréhensible en elle même. C'étoit l'usage des Juifs de prier Dieu dans cette posture. Il est vrai que le terme de l'Original semble marquer quelque chose de plus déterminé, sur tout par les circonstances de la Parabole. Il doit désigner la contenance assurée, l'air de confiance du Pharisien. Il est dit du Publicain qu'il n'osoit lever les yeux, qu'il se tenoit éloigné. Cela nous fait entendre que le Pharisien après s'être approché de l'Autel, & du Sanctuaire, y paroïsoit la tête levée, que d'un œil assuré il promenoit ses regards sur toute l'Assemblée. Mais examinons sa Prière elle-même. La voici telle que l'Evangéliste nous la rapporte. *Je te rends grâces, ô Dieu, dit ce Pharisien, de ce que je ne suis pas comme le reste des Hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni tel aussi que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine. Je donne la dîme de tous mes biens.*

Voilà une Prière d'un caractère bien singulier. Ce Pharisien étoit venu dans le Temple pour prier; mais il semble avoir oublié ce qu'il y étoit venu faire: Il commence par rendre grâces à Dieu de ce qu'il n'étoit pas comme le reste des Hommes. Dans la Prière on doit sentir sa misère & son néant. Et ce superbe Pharisien se présente devant Dieu fort satisfait de lui même. Il ne parle de soi qu'avec complaisance, & il étale pompeusement ses avantages. Il est devant son Médecin, & quoi que réellement malade, il cache avec soin ses maux, & fait parade de sa prétendue santé: Sa Prière n'est qu'ostentation. Il s'aplaudit, il étale ses Vertus, & se canonise à ses propres yeux.

Non seulement il se loue, mais il insulte encore à son Frère, il s'élève au dessus de lui. *Je ne suis pas comme ce Publicain*, dit-il. Sa Prière dégénère donc en un jugement injuste du Prochain. On comprend qu'il y a des Gens vains, qui peuvent s'en faire accroire avec les autres Hommes; mais étaler son Orgueil, & ses prétendues perfections auprès de Dieu, & cela aux dépens du Prochain, faire parade de ses Vertus jusqu'au pié du Trône de nôtre Juge, c'est un excès qui révolte.

Il est vrai que ce Pharisien essaie de donner à l'éloge qu'il fait de lui même une espèce

pièce de Passeport dévot. Il remercie Dieu de ses avantages spirituels, il les rapporte à la Grace. *Je te rends grâces, o Dieu*, dit-il.

Il croit par ce petit formulaire avoir mis un correctif suffisant à tout ce qui sent la vanité dans sa Prière. Il remercie Dieu des dons de la Grace, mais qu'il n'a point reçû, il le remercie d'un avantage imaginaire, & que Dieu n'a point prétendu lui accorder. Il est aisé de voir que ce langage, d'une Humilité aparente, n'est dans le fond qu'un artifice de l'Orgueil, pour pouvoir se louer plus hardiment soi-même.

Cet artifice se remarque encore aujourd'hui dans plusieurs Phansies modernes. Avec la précaution d'attribuer à Dieu les bonnes Actions qu'ils pratiquent, seignant de remonter ainsi à la Source, par un Esprit de reconnoissance, ils se croient autorisés à prôner leurs Vertus. Pourvu qu'ils se jettent sur le lieu commun de la Grace, ils se font regarder ensuite comme des Ames privilégiées, que Dieu a enrichi de ses Dons. Par la Grace de Dieu, disent-ils, je ne suis pas coupable d'un tel Vice. C'est la Grace de Dieu qui m'a retiré des désordres où l'on voit croupir tels, & tels; c'est elle qui m'a donné du goût pour les Vertus opposées.

Une des principales vues du Sauveur dans cette Parabole, c'est de nous apprendre que la

Prière doit être accompagnée d'*Humilité*. Il venoit de marquer dans la Parabole précédente, qu'il faut de la *Persevérançe* dans la Prière. Ici, dans le Portrait de ce Pharisien, qui s'enfle de ses prétendus Dons, il nous apprend que cet Acte de Dévotion doit être exempt de tous ces vains retours sur soi-même, qu'il faut s'abaisser profondément quand on paroît devant Dieu, & que sans cette disposition de nôtre Cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles soient, ne sauroient lui plaire.

Quoi que le but précis de cette Parabole soit de nous apprendre que l'*Humilité* est une condition absolument nécessaire dans la Prière, cependant le Sauveur paroît avoir eu une vue un peu plus étendue; c'est de nous dépeindre en général l'Orgueil des faux Dévots, l'idée présomptueuse qu'ils ont de leur Sainteté. Le Pharisien ne la manifeste dans sa Prière, que parce que c'étoit là ses sentimens ordinaires. Ainsi J. C. remonte jusqu'à la source de son erreur, & prend soin de nous l'indiquer. Considérons donc d'une manière plus générale, ces retours de vanité que l'on fait sur soi-même.

On trouve ici les deux principaux caractères de la fausse Dévotion. Premièrement un grand fond d'Orgueil: Elle fait parade de sa prétendue sainteté. En second lieu, beau-
coup

coup de sévérité pour les autres Hommes, une Censure outrée de leurs Mœurs. Le Pharisien présomptueux se félicite de n'être pas vicieux comme le commun des Hommes, & en particulier comme un Publicain qu'il a en vüe. Combien de ces prétendus Justes parmi les faux Dévots d'aujourd'hui ! ils font ordinairement des Portraits ou trez de la corruption de tout le reste du Genre-humain. Ils se récrient continuellement sur la dépravation générale. Ils déclament sans cesse contre la corruption du Siècle, où ils ne se comprennent jamais. Pleins de la haute opinion qu'ils ont de leur Pieté & de leur Vertu, ils s'érigent en Censeurs impitoiables des autres. Selon eux, Personne ne vit en Chrétien, Personne n'est chaste, Personne n'est charitable. Ils tiennent un Tribunal toujours dressé pour juger & condamner souverainement, sur les moindres aparences, des Actions quelques fois fort innocentes dans le fond. Critiques passionnez qui font des Crimes aux autres de tous les soupçons qu'ils ont sur leur compte. Pour se rapprocher d'avantage du Caractère de nôtre Pharisien, ils ne s'en tiennent pas à des déclamations générales. Ils entrent dans le détail de la Conduite de tel & tel en particulier. Ils désignent les Personnes, & épluchent sévèrement leurs Actions. Ils jugent tout le Monde, & ne pré-

tendent être jugés de Personne. Fond d'Orgueil, Zèle amer, Sévérité outrée, voilà à quoi l'on peut les reconnoître.

Il est bon de remarquer ici combien la prétendue Sainteté dont notre Pharisien s'aplaudit, est cependant imparfaite. La fausse Dévotion se vante beaucoup de ces avantages qu'on peut appeler *Négatifs*. Graces à Dieu, d sent encore aujourd'hui bien des Gens de ce caractère, Graces à Dieu, on ne me peut rien reprocher. Je ne suis ni yvrogne ni impudique, ni usurier; mais ce ne sont encore là que des ombres de Vertu.

Il est vrai qu'à ces négatives, que le Pharisien trouve déjà flatteuses pour lui, il ajoute encore des avantages qui semblent réels & positifs. * *Je jeune deux fois la Semaine*, dit-il. *Je donne la Dime de tous mes Biens*.

Il y a apparence qu'il ne se vante pas simplement de jeuner les Jours commandés par la Loi. Cela l'auroit confondu avec tous les autres Israélites, & ceux de sa Secte affectoient toujours de la distinction. Il déclare donc que les deux Jeunes qu'il observe chaque Semaine, sont des Jeunes de surrogation. Il se félicite d'être ainsi distingué des Juifs par une justice & une sainteté particulière. De même pour rencherir sur le gros de sa Nation, il paieoit non seulement la Dime pres-

Prescrite par la Loi, mais la Dime générale-
ment de tout ce qu'il possédoit. La Loi
n'ordonnoit de payer la Dime que des prin-
cipaux Fruits de la Terre. Les Pharisiens,
par vanité, & pour faire parade d'une plus
grande exactitude, en étendoient le précepte
jusqu'aux moindres légumes. Il étoit aisé
dans ces sortes de choses, d'en faire un peu
plus que ce qui étoit ordonné. Cependant
c'est sur ces menues choses que le Pharisien s'a-
pproprie un mérite. Voilà le sujet de sa vanité. Il se
fait un mérite auprès de Dieu de ces petites
observances.

1^o Observation des Devoirs ordinaires de
la Morale ne porte pas un certain éclat avec
soi. Les Dévots s'attachent à de petites pra-
tiques extérieures, qui tiennent un peu de la
singularité. Je fais le commerce des Gens du
Monde, dit un Dévot, j'évite les Divertisse-
mens d'éclat, & je vis dans la Retraite. J'ai
toutes mes heures exactement réglées pour
des Lectures pieuses & pour des exercices de
Dévotion. Avec toute cette régularité on ne
parle point des obligations essentielles du
Christianisme. Comment appellerons nous ce
détail où l'on ne voit ni Patience, ni Dou-
ceur, ni Charité pour le Prochain? On peut
l'appeller un *Inventaire de Pharisien*, un assem-
blage de menus soins, de petites observan-
ces, qui peut se concilier avec de grands
Vices

Vices. On veut sortir de la route comune par un principe d'ostentation, & l'on néglige les Vertus solides du Christianisme. C'est ce que l'on peut faire voir d'une manière bien sensible, sur le Chapitre du Jeune, & des autres Mortifications du Corps. Nous voyons dans nôtre Parabole un Pharisien, qui après avoir donné des preuves d'un orgueil des plus marqués, & d'un souverain mépris pour les autres Hommes, se vante de sa régularité à jeuner. J. C. semble donc nous insinuer par là que ces Mortifications volontaires subsistent fort bien avec un grand fond d'orgueil. Ceux qui donnent trop de prix à ces Austérités corporelles, ne se mettent pas fort en peine de sacrifier les inclinations du Cœur. On a remarqué que ceux qui n'ont aucun dessein sérieux de se convertir, sont ceux qui se soumettent le plus volontiers à ces sortes de Pénitences. Si les Péchez grossiers ne se trouvent pas toujours dans ces Personnes qui se piquent d'austérité, il y a au moins des Vices spirituels que l'on ne manque guère de trouver chez eux, comme l'Orgueil, & l'Esprit de vengeance. On a beau affiger son Corps, on ne déracinera pas par là ces passions secrettes. Tel qui fait profession du genre de vie le plus austère, ne fait ce que c'est que d'étouffer son ressentiment & de pardonner une injure. Ce n'est pas par là

là que l'on viendra à bout de changer les habitudes de l'Âme.

Mais non, il ne faut pas dire que les Austérités corporelles, les Jeunes que l'on s'impose à soi même, n'influent point sur les Mœurs; quand on examine la chose de plus près, on trouve qu'elles y ont beaucoup d'influence. Ces sortes de mortifications servent de nourriture à nôtre Orgueil, & sont propres à nous donner de la présomption. Elles aigrissent le Cœur, elles le remplissent d'impatience contre le Prochain. Ces Hommes si mortifiés font ordinairement paroître beaucoup d'animosité contre tous ceux qui les blessent le moins du monde. C'est ce dont l'Histoire de l'Eglise nous fournit plus d'un exemple. On voioit autrefois d'anciens Solitaires, qui se signaloient par la rigueur de leurs Jeunes. Il arrivoit assez souvent que sur la réputation de Sainteté qu'ils s'étoient faite par l'austérité de leur vie, on les choisissoit pour Evêques. Mais trouvoient-ils la moindre contradiction dans l'exercice de leur Charge? Arrivoit il à quelqu'un de leur faire la plus petite offense? On étoit surpris de voir dans ces Saints, des Personnes emportées, si sensibles aux injures, même imaginaires, qu'ils étoient incapables d'en souffrir la moindre; & au lieu de cette douceur, de cette modération qu'il semble que l'on devoit attendre

tendre d'eux , on ne trouvoit chez eux qu'un ne fierté tirannique.

Voici en général comment ces Macérations laissent subsister tous nos mauvais penchans , c'est par la fausse pensée où sont ceux qui leur donnent trop de prix , que c'est une manière d'expiér leurs péchez. Les superstitieux sentent quelquefois les remors de la Conscience qui les troublent. Ils comprennent bien d'abord que la bonne manière de les apaiser, ce seroit de renoncer à leurs Vices. Mais il sentent en même tems qu'il leur en couteroit trop. Ils aiment mieux faire une autre sorte de sacrifice , qu'ils savent mettre à un fort haut prix. Ils imaginent des Dévotions arbitraires , qui incomodent le Corps , & qui leur paroissent d'autant plus méritoires que Dieu ne les a pas commandées. Ils disent bien que ce ne sont pas proprement des *Préceptes* de l'Évangile. Ils se contentent de les appeller des *Conseils*. Mais voici dans quel sens on peut leur donner ce nom ; C'est en les regardant comme des insinuations de notre Amour propre , comme des *Conseils* qu'il nous donne secrètement. Pour sauver la passion favorite , & lui conserver tout son empire , nôtre Cœur corrompu s'est avisé de substituer à la solide Vertu , ces Vertus postiches. Il a imaginé cet acom-

mode.

moderement avec le Ciel. C'est là une espèce de compensation pour la négligence des Devoirs essentiels. Au lieu de la pureté du Cœur, que la Religion exige, on s'entient à des pratiques corporelles, à des Jeunes, des Mortifications. On gêne le Corps, afin que le Cœur ne soit point gêné, & que l'on puisse suivre ses penchans sans obstacle. Il est bien plus aisé de faire consister la Pieté à affliger, à mortifier le Corps, qu'à abaisser l'Esprit, qu'à le mortifier par des sentimens d'humilité, & qu'à assujettir l'Homme à la pratique des devoirs les plus contraires à ses inclinations.

La Prière du Pharisien dont nous venons de parcourir les principaux articles, est moins une Prière qu'une sorte d'Examen qu'il fait de soi-même dans le Temple, & sous les yeux de Dieu; mais c'est un Examen fort défectueux, des plus superficiels; Examen où il se flatte lui même, & ne se regarde que par ses beaux côtés, ce qui produit chez lui la sécurité la plus profonde; Examen où il ne s'occupe que des défauts des autres, & où il s'aveugle sur ses propres imperfections.

L'indolence de la plû-part des Chrétiens vient à peu près de la même source. Ils ne s'examinent pas comme ils devroient. Ils ne font pas ce qu'il faudroit faire pour se bien con-

connoître. Il nous arrive souvent, dans le Temple même, sur les Portraits que fait le Prédicateur, d'en faire l'aplication aux autres, & point à nous mêmes. St. Jaques compare la Parole de Dieu à un Miroir où nous devons nous considérer tels que nous sommes. * Un Ministre de l'Évangile qui pièche est un Homme qui tient une grande Glace devant moi. Il la dirige en sorte que j'y puisse apercevoir mes défauts. Mais que fait mon amour propre pour m'empêcher de m'y reconnoître? Il me fait sortir de la ligne droite, & détourner un peu la tête. Et de là qu'arrive-t il? C'est qu'en me jetant ainsi un peu à côté, au lieu de me voir moi même dans ce Miroir fidèle, je n'y vois plus que mon Voisin. Lui de son côté, par le même artifice, me voit distinctement représenté dans cette image, & ne s'y aperçoit point lui même.

Un Prédicateur habile ataqué quelque défaut, ou plutôt quelque vice. Il le dépeint de ses plus vives couleurs, & il apporte toutes les raisons les plus fortes pour s'en corriger. Cependant vous qui l'entendez, & qui êtes dans le cas, vous ne voulés point vous reconnoître. Il combat l'Injustice, la Médifance ou d'autres péchez semblables. Graces à Dieu, dites-vous, ces défauts ne

me

me regardent point. Vous cherchez en même tems à quices Portraits peuvent convenir, & vous en avés biétôt trouvé le: Originaux. Vous jettés les yeux sur quelqu'un de votre voisinage.

„ Tous ces traits lui conviennent parfaitement,
 „ dites-vous en vous mêmes. Il est depeint
 „ d'après nature. Quel aveuglement est le
 „ sien? Il devrait bien se corriger de ces
 „ défauts. Tout le monde en est choqué.
 „ A quoi pense-t'il? ajoutez vous „ A
 „ quoi il pense? Je vai vous le dire. Il pen-
 „ se de son coté à vous apliquer ce Portrait,
 „ & il vou regarde comme le véritable Ori-
 „ ginal. Il fait sur vôtre compte précifément
 „ toutes les réflexions que vous faites sur le sien.

Tel qui lit à présent ces Réflexions Chrétienes se félicite peut être en lui même de n'avoir pas le caractère vain du Pharisien, que nous venors de Jéveloper. Peut-être jette-t-il les yeux sur quelque personne de sa connoissance, qui lui paroît aprocher assez de l'orgueil de ce faux Dévot. Mais ne prend il point garde que par cette application même, il se donne quelque conformité avec lui. Le Pharisien disoit, *Je ne suis pas comme ce Publicain.* Et notre faiseur d'applications dit, *Je ne suis point comme ce Pharisien.* Il lui ressemble donc en quelque manière, par cela même qu'il s'aplaudit de ne lui point ressembler.

Quand on se fait de semblables illusions,

ce qu'il en résulte, c'est que l'on est ordinairement fort content de soi, & très peu des autres. On seroit fort étonné, sans doute, si l'on se trouvoit auprès d'un Homme dangereusement malade, consumé petit à petit, d'une fièvre lente, avec un abcès dans le poumon; On seroit fort surpris de l'entendre rendre compte de son état d'un air satisfait, nous entretenir de la propreté de ses Nipes, ou de ses Ameublemens, sans rien dire de ses Maux, & du danger où il est de perdre la vie. On le regarderoit comme un insensé, & presque comme le seul fou de son espèce. Cependant on ne trouve que trop de ses semblables en matière de Religion. On voit tous les jours des gens, comme notre Pharisien, porter dans l'Âme des blessures mortelles, sans en faire la moindre mention, quand ils veulent rendre raison de leur état, parce qu'ils ne les aperçoivent point.

La raison de cette différence n'est pas difficile à trouver. Les Maux du Corps se font sentir & se découvrent. Ceux de l'Âme sont cachés, & il faut les chercher avec quelque soin, pour les trouver. Voilà pourquoi la sensibilité sur les Maux corporels est si grande, & l'indolence spirituelle si commune parmi les Hommes. On ne s'empresse guère à chercher ce qui doit donner de la confusion,

fusion & de l'inquiétude. C'est ce qui fait que tant de Chrétiens, à l'imitation de notre Pharisien, prennent l'habitude de ne se regarder que superficiellement. Par là on trouve le secret de se réjouir des avantages les plus minces, & de ne se plaindre jamais des maux les plus funestes.

Aussi ceux qui sont chargés de conduire les autres, sont obligés d'en user bien différemment, selon la nature de leurs maux. Les Médecins du Corps disent à leur Malades, *Vous pensez trop à votre mal; Tachés de vous distraire, & même de vous divertir.* „ Pensez sans cesse à vos maux, disent les „ Médecins de l'Ame. Vous ne vous en occupés pas assez. Aïés continuellement les „ yeux ouverts sur votre état, & ne vous „ le dissimulés point à vous-même. *Veillez & priez.* „ Pour les Maladies du Corps, c'est une espèce de mot consacré, *Si le Malade dort, il sera guéri.* Mais à l'égard de l'Ame, si le malade dort, il est en grand danger.

Cet Examen flateur & imparfait a encore d'autres mauvais esets. Outre l'indolence & la sécurité dans laquelle il nous jette, il nous porte encore à mépriser les autres. Quand on ne se connoit point soi même, quand on ne veut point voir ses propres défauts, &

L

que

que l'on n'écoute que les suggestions de l'Orgueil, il n'est pas surprenant que l'on ait du mépris pour ses Frères. Le Pharisien se compare ici avec le Publicain qu'il aperçoit au bas du Temple, & prend tous les avantages de la comparaison. Il s'attribue tous les honneurs de la préférence. *Je ne suis point tel que ce Publicain*, dit il; C'est un malheureux à qui je n'ai garde de ressembler. Il le regarde avec le dernier mépris. Il jugeoit par la Profession du Publicain que c'étoit un Voleur & un Concessionnaire. C'est un Homme qui reçoit les Deniers publics. Il exige du Peuple au delà des Droits imposés. Il se sert du Nom & de l'Autorité de l'Empereur pour commettre bien des injustices. Voilà le jugement qu'il prononce sur la Profession du Publicain; voilà sur quoi est fondé le mépris qu'il marque pour lui. C'est ce qu'on appelle *juger sur l'étiquette*. Quoi que le Pharisien n'ait fait que suivre en cela le préjugé public & général de sa Nation sur l'Emploi des Exacteurs d'impôts, ce jugement n'en est pas moins injuste & précipité.

On voit encore aujourd'hui des personnes qui prétendent se distinguer par leur attachement à la Religion, & au Christianisme le plus épuré, faire de semblables jugemens, des jugemens également vains & téméraires. On les entend quelquefois prendre le langage du Pha-

Pharisien. Ce sont des Censeurs, & des Censeurs rigides qui font le Procès à tout le Genre-humain. Leur impitoyable Critique ne fait grace à personne. Ils s'imaginent relever leurs Vertus en faisant remarquer les Vices d'autrui, & en les exagérant. On convient bien qu'ils ont raison, dans le fond, de déplorer le relachement des Mœurs. Il n'est que trop vrai que la plupart des Hommes sont bien éloignés des Voies de Dieu. Mais quelque grand que soit le désordre, il ne devoit pas exciter dans nos Censeurs tant d'indignation & de mépris. Avec un peu plus de Charité, ou seulement d'Équité, ils ne donneroient pas des Arrêts si vagues & si étendus qu'ils le sont ordinairement. Avec un peu plus d'humilité, ils ne se figureroient pas, avec le Pharisien, que la Piété ne se trouve absolument que dans ceux de leur Secte. La vanité est souvent le principe de tout cet étalage de Piété. Le mal est encore plus grand quand on entre dans le détail, & que l'on fait tomber son mépris sur les Particuliers. Par la Grâce de Dieu, dit-on, je me vois préservé de la Corruption générale. Je suis exempt des désordres où l'on voit plongé tel & tel. On désigne plusieurs Pécheurs les uns après les autres, à la misère desquels on insulte. Un Homme humble ne juge, ne condamne personne, de peur de le faire. té-

merairement ou injustement. C'est le propre de l'Orgueil d'usurper en cela une autorité qui ne lui appartient pas. *Qui sommes nous pour oser condamner ainsi le Serviteur d'autrui ?* * S'il fait bien ou mal, s'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son Maître, & n'est point du tout de notre ressort.

Un Homme véritablement pieux a toujours beaucoup d'Humilité & de Douceur. Il ne s'imagine pas valoir mieux que les autres. Bien loin de se préférer à eux, il est disposé à croire qu'ils peuvent l'emporter sur lui. Quoi qu'il ne ferme pas les yeux sur les Graces qu'il a reçues, il évite cependant ces comparaisons qui aboutiroient à se donner la préférence. Il aime mieux se comparer à la Loi de Dieu, pour découvrir combien il s'en faut qu'il n'ait atteint le but de la perfection. Plus il s'examine de cette manière, plus il trouve matière à s'humilier & à se condamner devant Dieu. La véritable Piété inspire aussi toujours de la douceur & de la bonté pour le Prochain. Elle ne s'abandonne point aux excès d'un zèle outré. Elle n'est ni austère, ni rebutante. Elle ne rejette point le Pécheur. Au lieu que le faux Dévot, comme notre Pharisien, est indulgent pour lui même, & sévère pour les autres. Un Homme qui a une véritable Piété

* Rom. XIV. 4.

té est toujours sévère pour lui même, & indulgent pour les autres.

En voilà assez pour ce qui regarde ce Pharisien vain & présomptueux. Arrêtons nous un moment à considérer le Publicain humble & méprisé. Il mérite bien que nous attachions pendant quelques momens nos regards sur lui. On ne nous le présente que dans l'éloignement. Cependant nous le discernons aisément. La seule opposition de l'un à l'autre de ces Personages suffiroit pour nous faire apercevoir les principaux traits du Publicain Pénitent.

* *Le Publicain se tenant éloigné, n'osoit pas même lever les yeux au Ciel, dit la Parole.* Nous avons vu le Pharisien prendre dans le Temple la Place la plus propre à flater sa vanité. Notre Publicain commence à s'humilier par l'endroit où il s'arrête. Il se regarde comme indigne d'entrer dans la Maison du Seigneur. Il se tient à la porte, & il trouve que c'est encore beaucoup pour lui d'y être souffert. Il n'ose pénétrer plus avant.

Dans ce poste humiliant, *il ne lève pas seulement les yeux au Ciel.* Quand l'Humilité est dans le Cœur, elle paroît dans tout l'extérieur, & se peint principalement sur le Visage. Le Pharisien avec une contenance fière, promenoit ses regards dans le Temple. Il y

voit tous les Assistans, il jette les yeux sur tout sur le Publicain, il le regarde avec dédain, & le condamne. Ce Pénitent ne regarde que soi même, & la Terre où il est sorti. Une sainte confusion lui fait baisser les yeux. *Il n'osoit les lever au Ciel, parce que c'est le Trône du Tout-Puissant, dont il a provoqué la colère.*

Il se frapoit la Poitrine, ajoute nôtre Evangeliste. C'est là un geste naturel pour marquer le repentir dont on est touché. Le Pharisien faisant ses Dévotions dans le Temple, s'aplaudit & se couronne de ses propres mains. Le Publicain n'y paroît que dans l'attitude d'un Pénitent. Il vient dans l'Assemblée des Israélites faire une espèce de réparation publique du scandale qu'il a donné. Il ne cherche pas comme tant de Pécheurs, à étoufer les remors qu'il sent. Il ne cherche point par des tours étudiés, par de vains prétextes, à palier sa conduite. Plein d'une juste indignation contre soi même, *il se frapoit publiquement la Poitrine.*

Il ne s'en tient pas à ce témoignage extérieur de sa douleur. Il fait hautement l'aveu de ses désordres. *O Dieu, dit il, aie pitié de moi, qui suis un pécheur.* Le Pharisien ne s'occupoit que de ses prétendues Vertus; le Publicain n'est rempli que de ses Péchés, & de leur énormité. Il se regarde comme un grand Pécheur

Pécheur qui a besoin de toute la miséricorde de Dieu *Mon Dieu sois moi propice*, dit il, *à moi qui suis un Pécheur*, c'est à dire, un grand **Pécheur**, un **Pécheur du premier ordre**, car c'est là le sens de cette expression.

Cette **Prière** est courte, mais elle dit beaucoup. Ces trois ou quatre paroles sont fort expressives. Elles marquent un **Cœur véritablement contrit**. Quand on est bien pénétré de douleur, on ne s'étend pas en de longs **Discours**. Chez un véritable **Pénitent**, il y a plus de soupirs & de gémissemens que de paroles. Mais en voilà assez sur les dispositions du **Publicain**. Nous ne croions pas devoir nous y arrêter plus long tems, d'autant plus qu'il semble n'être dans ce **Tableau** que comme les **Ombres** que le **Peintre** emploie pour faire sortir d'avantage l'**Objet** que l'on veut sur tout faire remarquer.

Voilà ce que l'**Evangile** nous apprend des dispositions de ces deux **Hommes**, assez célèbres dans l'**Eglise Chrétienne**. Il ne nous reste plus qu'à écouter la **Sentence** du **Juge** qui a prononcé sur leur sort. *Je vous déclare*, dit **J. C.** * *que ce Publicain repentant s'en retourna justifié dans sa Maison, tout au contraire de l'autre*. Celui donc qui vante si hautement ses mérites & ses vertus, est condamné, est rejeté de Dieu. Celui que le souve-

nir de ses Péchez fait trembler, est justifié, est reçu en grace.

Cette décision, à quoi on ne se seroit pas attendu, est principalement l'effet de l'Humilité. *Car quiconque s'élève sera abaissé, ajoute le Sauveur, & quiconque s'abaisse sera élevé.* C'est là sur tout ce que J. C. a voulu nous enseigner ici, que rien n'éloigne tant les Hommes de la faveur de Dieu & de sa grace, que l'Orgueil & la vaine confiance; que rien au contraire n'y dispose mieux qu'un humble repentir de ses fautes. *Quiconque s'élève sera abaissé.* Voilà la Règle qui est répétée plusieurs fois dans l'Evangile. Deux Apôtres nous ont enseigné dans le même sens que *Dieu résiste aux Orgueilleux, mais qu'il fait grâce aux Humbles.* * L'Humilité est donc le véritable chemin de la solide grandeur.

Outre l'Humilité il faut encore nécessairement supposer dans ce Publicain de bonnes résolutions pour l'avenir. Tout le Monde fait que l'essentiel de la Repentance, c'est le changement de conduite. Quoi que J. C. ne l'ait pas marqué expressément dans cette Parabole, cela doit être sous-entendu. Déjà une douleur sincère, comme celle de nôtre Pénitent, conduit là naturellement. C'est ce que l'on peut encore déduire d'une autre circonstance de la Parabole. Ce Publicain n'attend pas à sentir
ses

* Jacques IV. 6. I. Pierre V. 9.

ses Péchez , qu'il lui soit arrivé quelque revers. Quand il ne faut pas moins qu'une violente Maladie , ou la vue de la Mort pour nous faire rentrer dans nôtre Conscience , on a raison de regarder cette Conversion comme suspecte. Mais ce n'est point la crainte de quelque grand danger , ou une Mort prochaine qui engage ce Pénitent à détester sa conduite passée. C'est le résultat d'un examen de sa Conscience fait en pleine santé ; c'est l'amour de la Vertu qui produit chez lui ces bonnes résolutions.

A l'égard du passé , nous avons aussi supposé qu'il cherche à réparer le tort qu'il avoit fait au Prochain , & qu'il se met en devoir, soit de restituer , soit de faire des Aumones. Quelques Interprètes ont même cru que ce Publicain n'est pas un Personage imaginaire , & que J. C. avoit voulu désigner ici *Zachée*. On ne doit pas regarder les suppositions que nous faisons , comme des suppositions en l'air & purement gratuites. Le Sauveur déclare que *le Publicain s'en retourna justifié dans sa Maison*. Or l'Évangile nous enseigne par tout, que l'on n'obtient le pardon de ses Péchez, que quand ces conditions s'y rencontrent.

Nous avons déjà fait remarquer les Leçons directes que J. C. a voulu nous donner dans cette Parabole , & c'est là dessus que nous avons insisté jusqu'à présent. Cha-
cun

cun a pû sentir la Sageſſe de notre Maître, par raport au deſſein principal & à l'économie du Tableau qu'il a expoſé à nos yeux. On pourroit faire remarquer encore de nouveaux traits de cette Sageſſe. Je ſai bien qu'il y a des Critiques ſévères qui ne veulent pas que l'on prête plus d'une vue à l'Auteur de ces Peintures Morales. Ils prétendent que dans ces Fictions inſtructives auxquelles on donne le nom de Paraboles, non plus que dans les Fables, il ne faut tirer qu'une ſeule Moralité à laquelle tout doit aboutir. Mais n'en déplaiſe à ces Critiques, nous pouvons deduire encore d'ici une inſtruction que nous ne devons pas omettre. Voici une Réflexion que nous ne croions pas déplacée, & qui après tout eſt fort importante, c'eſt que la méthode de J. C. dans ſes Prédications, & dans ſes Cenſures, c'eſt de n'ataquer preſque jamais les grands crimes, & les péchés éclatans. Il ſ'atache ſur tout à combattre ces vices délicats contre lesquels on eſt moins en garde, & qui ne donnent pas de l'horreur. On peut ſentir que c'eſt là ſa méthode, ſur tout dans le beau Sermon qu'il fit ſur la Montagne. C'eſt ce que l'on voit auſſi dans cette Parabole. La raiſon de cette conduite eſt toute viſible. Il ne ſ'atache pas à marquer les grands écueils, parce que tout le monde
les

les voit. Il s'ap'lique à marquer ceux qui sont à fleur d'eau, qui se montrent peu, ou qui sont même tout à fait cachez. Un sage Médecin ne s'avise guère de défendre le poison à ses Malades. Il leur recommande sans cesse la sobriété & les alimens salutaires. Il les avertit sur tout de ce qui peut leur être funeste, sans qu'ils s'en défient. Le grand Médecin de nos Ames suit donc cette sage méthode. Ce sont les Passions secrètes du Cœur qu'il veut principalement corriger. Il nous les fait regarder comme les plus dangereuses de toutes. L'Orgueil, la Médifance, l'Envie, le mépris du Prochain, les Jugemens téméraires, voilà les Vices qu'il faut sur tout déraciner de notre Cœur.

GENEVE.





A LA DAME ANONIME

Auteur de la Lettre insérée au Journal de Janvier p. 69.

MADemoiselle,

Vous prenez trop de part à ce qui peut intéresser un Malheureux, pour me refuser la dernière satisfaction que j'ose espérer de vous ; c'est à dire la consolation de vous entretenir encore une fois de mes peines. Je ne saurois cependant vous les exprimer dans toute leur étendue ; elles sont de nature à ne pouvoir y réussir.

Je sens bien que la démarche que je fais est contre vos intentions, puis que vous me défendés même de faire aucune tentative, pour rentrer en grace ; mais j'espère que vous excuserés la liberté que je prens, en faveur du motif qui m'y engage. L'Avanture qui me regarde, & que vous raportés si spirituellement dans votre Lettre à l'Auteur de l'Essai sur le Jeu, a été attribuée à plusieurs Cavaliers de cette Ville, & on a soupçonné cet Auteur lui même d'en être le Héros. Je lui fais ici mes excuses de ce qu'à mon occasion

tion on a osé l'acuser de ce dont il n'est point capable. Mais cela ne suffit pas : La Vérité m'oblige à désabuser le Public, sur des idées aussi mal fondées, & je dois me faire connoître, si ce n'est par mon Nom, au moins par des traits qui me caractérisent, & qui disculpent les autres. Je vais donc tâcher de me dépeindre, avec cette sincérité dont vous me faites honneur, & instruire le Lecteur en même tems, des bizareries du Cœur humain, pour apprendre à se précautionner plus qu'on ne fait, contre des Ecueils, qui se présentent si fréquemment.

Je n'ai garde, *Mademoiselle*, de rien de-favoïer de ce que vous dites sur mon compte, dans la Lettre qui n'est que trop tôt tombée sous mes yeux. Si j'en pouvois relever quelque chose, ce seroit le Portrait avantageux que vous y faites de moi. Ce n'est point là que je me suis reconnu, malgré mon Amour propre, qui seul me rend *aujourd'hui malheureux*. Vous ne me connoissiez pas. Oui, *Mademoiselle*, vos belles Qualités, votre Mérite, vos Sentimens, joints à une grande Douceur; cette Modestie, ce sang froid avec lequel vous receviez tout ce qu'on pouvoit vous dire d'obligeant; le peu de penchant que vous aviez à prendre les sentimens que vous inspiriez, à tous ceux qui avoient le bonheur de vous con-

noître;

Doitre ; tout cela m'animoit & m'encourageoit à tâcher de remporter une Victoire si flatteuse pour moi ! Ce n'est qu'en tremblant que j'avouë que je suis parvenu à mon but. Acoutumé dès lors insensiblement à un bonheur, dont je n'aurois jamais dû me flater, mon Amour propre ne fit qu'en augmenter. Je me mis sur le ton critique. Je méprisois tout le monde. Parloit-on d'une Beauté ? Je m'éforçois d'y trouver des défauts. Louoit-on l'Esprit de quelqu'un ? Je l'affoiblissois autant qu'il m'étoit possible. Je traitois la Politesse d'Hypocrisie & de Diffimulation ; je taxois la Jeunesse d'étourderie & d'ignorance ; Personne n'échapoit aux traits de ma Satire. Quel étoit mon Orgueil ! J'aurois brusqué tous ceux qui me l'auroient fait apercevoir. Vous seule étiez en droit de me blâmer ; vous seule aviez le don de le faire sans que je pûs m'en ofenser. Ce tour badin, que vous donniés aux Leçons que vous me faissiez là dessus, me plaisoit infiniment.

Je me rapelle, à ma confusion, un jour que j'étois en fort belle humeur, & par conséquent très mordant. Je dis diverses choses désobligeantes sur le compte d'une jeune Demoiselle, que j'avois occasion de voir souvent. Vous en futes piquée, & vous me prédissites que je l'aimerois un jour avec plus de passion, que je ne la méprisois alors.

Vous

Vous me proposâtes d'en faire le Parti, que je n'avois garde d'accepter, quoi que la chose me parut impossible. Cette Demoiselle ne me sembloit point faite pour gagner mon Cœur. Vous le possédiez en entier. Je sentoient tout le prix d'être aimé d'un aussi excellent caractère que le vôtre. J'étois charmé de l'aveu que vous m'en aviez fait, & les momens où je vous le faisois répéter étoient pour moi les plus heureux. Quelle apparence y avoit-il qu'une Dame, qui n'avoit rien que de rebutant pour moi, que je critiquois si souvent, en qui je ne connoissois pour mérite qu'un grand penchant à la Vie dissipée, pût devenir vôtre Rivale? Mais sommes nous les Maîtres de nous mêmes & de nos résolutions?

La Demoiselle dont il s'agit, aiant remarqué en plusieurs occasions que je n'avois aucune attention pour elle; forma le dessein de s'en venger: Elle me prit si souvent par mon foible, m'agaça en tant de manières, qu'en croiant ne faire que me divertir, elle mit enfin mon Cœur de la partie. Que devins je lors que je m'en aperçus? Quels combats! Quelles inquiétudes! Quelle honte! Quels remors! Vous avés été témoin d'une partie; mais tout cela n'étoit qu'un foible commencement de ce que j'avois à souffrir. Je croiois pouvoir échaper à vôtre pénétration, ou
supo,

Supposé que vous vinssiés à découvrir ce qui se passoit, je me flatois que je pourrois aisément me justifier dans vôtre Esprit : J'y étois trop bien placé pour ne pas m'aveugler. Hélas ! j'avois une bien foible idée de ce que peut une aimable Dame ofensée, lorsqu'elle veut parvenir à son but. Qui pourra croire en effet que cette même Personne, qui n'a aucune conformité de goût avec sa Rivale, s'en fasse cependant une Amie, & qu'elle engage insensiblement celle-ci à lui faire part de toutes les circonstances de nos Inclinations ? Qui pourra croire encore qu'un de mes intimes Amis, qui n'avoit aucune liaison avec vous, devienne dans ce tems là un de vos Adorateurs & vous aprenne le secret important de ma nouvelle Passion, que j'avois eu l'imprudence de lui confier. Voilà les preuves affoimantes que vous me donâtes de mon inconstance ? N'y avoit-il pas de quoi terrasser les plus intrépides ? Aussi puis-je dire que je n'ai en ma vie passé de momens plus critiques que ceux de cette Explication.

Que n'aurois je pas à dire sur le mauvais office que mon Ami me rendit auprès de vous ? Mais vous êtes vous mêmes son excuse. La Joie que lui causoit la découverte de mon secret étoit inconcevable. Il se voioit en liberté de prétendre à ce Cœur dont

eufai alors de la plus noire ingratitude. - Je sentis que j'étois bien éloigné de mériter un bonheur aussi parfait, que celui de posséder un Cœur tel que le vôtre. Je formai le dessein de vous fuir & de ne reparoitre jamais à vos yeux.

Mais quel contraste ! Que d'irrésolutions ! Je ne me connois plus ; je ne sai moi même ce que je veux. En me peignant à vos yeux tel que je suis, en vous faisant connoître toute mon ingratitude, je me flate de vous être utile, & de faire succéder vôtre indifférence & vôtre mépris à la tendresse dont vous m'avez honoré. Et dans le même instant, je sens que je ne puis supporter l'idée affreuse d'être mal dans vôtre Esprit & de perdre vôtre Estime. Ha ! dis-je en moi même, plutôt mourir mille fois que de supporter sa haine ! Hélas ! ces réflexions ne me font que trop connoître que je vous suis toujours attaché, & que je n'ai même jamais cessé de vous aimer. Pardonnés moi cet aveu, je ne suis pas le Maître de cacher mes sentimens. Il faut parler à Cœur ouvert, & me soulager par cet endroit. Vôtre Lettre m'a mis devant les yeux l'injustice de mon procédé, & fait sentir de nouveau toute l'étendue de vôtre Mérite & toute la grandeur de ma perte. Je ne goûte plus de plaisir dans la Conversation de vôtre Rival, & je ne trouve nul-

le

le part de consolation. Je cherche à me dissiper & à m'étourdir, mais je ne puis recouvrer ma tranquillité. Mes Amis m'ont conseillé de me répandre dans le Monde. Je me suis prêté à tout ce qu'ils ont voulu, & vous ne serez pas fâchée d'apprendre quelques circonstances de la nouvelle Vie que l'on me fait mener.

Je me trouvai, il y a quelque tems, pour la première fois, du nombre des Désœuvrés qui se rassemblent tous les après Midi sur la Place publique. Là on se communique les différentes Assemblées qui doivent se former, & l'on y décide dans laquelle on se rencontrera. Il y en a à qui cela est si indifférent qu'ils font à Croix ou Pile pour se déterminer. Les plus Galans suivent leur penchant, & se rendent dans les Sociétés des Demoiselles les plus jolies & les plus aimables. D'autres sont entraînés par un Ami, & le reste qui consiste en trois ou quatre, va dans des Coteries pour un seul Objet. Ces décisions me parurent originales, & me surprirent extrêmement; mais je le fus bien d'avantage, dans le tems que chacun alloit tirer de son côté, de voir acourir un jeune Cavalier, qui s'étoit oublié. Après s'être informé du choix des Assemblées, il dit: *Pour moi je suis obligé d'aller chez Melle* quoi que je n'en eus guères d'envie. *Sous prétexte de me renvoyer un Livre ce matin, elle m'a*

fais dire qu'elle auroit Compagnie. Je le regardai alors, & je lui demandai : S'il ne risquoit rien de parler ainsi, & à la Dame, venant à l'apprendre, n'auroit pas raison de le trouver mauvais. Bon ! Pauvre Novice, me répondit il, tu ne fais guères comme nous vivons : Je puis lui tenir un pareil langage, en bonne Compagnie, sans qu'elle s'en formalise : Nous ne risquons rien, nous sommes les Adonis des Mères. En parlant avec cette liberté on nous préférera cent fois à ces Eaux dormantes, que l'on presume cacher toujours quelque chose de mauvais. Voi par exemple Dorilas, croirois tu qu'il a Intrigue secrète en Ville & Maitresse à la Campagne ? Considère encore Cliton, il en compte à cinq ou six Dames en même tems : Licidas, avec son air imposant & ses protestations d'Amour, est tellement Maitre de lui même, qu'il m'a avoué, qu'il n'aimoit jamais plus de huit jours, & qu'au bout de ce tems là, il avoit le secret de mourir & de renaître vingt quatre heures après. Il n'en est pas ainsi des Personnes de nôtre trempe, nous ne nous laissons jamais blesser. Nôtre Conversation finit là, il étoit tems de nous rendre dans nos Assemblées.

Il fut introduit dans une Maison où l'on reçoit le Monde avec beaucoup de cordialité & de politesse. Nôtre Conversation rouloit sur le Mercure, lors que vous êtes arrivés, nous dit la Dame du Logis. A propos, continua-t'elle,

en s'adressant à une de ses Amies, qui dit l'Auteur de l'Essai sur le Jeu, de la Lettre qui lui a été adressée ? Il m'a dit, répondit-elle, qu'il n'y avoit pas fait beaucoup d'attention, & je trouve comme lui que c'est une Historiette. Oui, repliqua une troisième, je suppose que ce ne soit qu'une Historiette, elle n'a pas laissé de faire plaisir à des Gens de goût & de discernement ; & je suis fâchée que cet Auteur ne connoisse pas la Dame Anonime. S'il avoit, comme moi, le bonheur d'être dans son secret, il est trop poli pour ne pas faire attention à ce qui la regarde.

En vérité, dit un des Cavaliers, cette Dame, dans sa façon de penser sur nôtre compte, fait bien voir qu'elle est novice. & qu'elle aime pour la première fois. Elle est frappée comme d'un coup de foudre ; & de quoi ? D'une Inconstance. Ignore t'elle que non seulement la Fidélité en Amour n'est plus à la Mode, mais que c'est le partage des Ames vulgaires, & que tout Homme qui veut se distinguer du commun ne doit point s'en piquer ? Le plaisir de la Vie ne consiste t'il pas en effet dans la diversité & dans le changement ? Tant pis pour ces bonnes Fille qui se laissent blesser, & qui n'ont pas l'adresse de donner le change à leurs Amans. Pour moi je trouve que c'est beaucoup de leur dire qu'on les aime, & de le sentir en le leur disant. Que seroit ce si cette Dame étoit tombée en partage au plus

grand nombre qui forgent des traits & des blessures que leur Cœur ne ressentit jamais, & qui sans pudeur cherchent à persuader ce qui n'existe nullement? Ceux là, à la vérité sont blâmables; ils abusent de l'Empire qu'ils ont sur des Esprits foibles: Mais il n'en est pas de même de l'Inconstance. On peut être Inconstant & Honnête Homme; Que dis je? On ne l'est pas aujourd'hui sans cette qualité. Cela est si vrai, que dès que la Lettre a paru, tous les Cavaliers, au moins ceux qui ont de la Naissance, ont soutenu que la Dame Anonime écrivoit au nom de toutes les Personnes de son Sexe, & qu'il n'y avoit aucun d'entr'eux qui ne pût donner des preuves convaincantes, que l'Histoire pouvoit les regarder.

Le Beau Sexe, reprit une Dame de la Compagnie, a assurément de grandes obligations à ces Messieurs. Un pareil aveu doit lui apprendre à se tenir sur ses gardes & à ne pas recevoir légèrement tant de protestations d'Amour & de Fidélité.

Voilà une riche Matière pour un Ecrivain, qui se propose la correction des Mœurs, dit la Personne qui avoit paru instruite du Secret de la Dame Anonime. L'Auteur de l'Ironie sur le Jeu & sur la Médisance, qui prend tant d'intérêt au Beau Sexe, ne manquera pas de nous donner des Conseils utiles; car on a beau dire, ie le crois trop poli, pour ne pas répondre à l'invitati-

ultation de l'Inconnue. Au moins il s'y porteroit avec empressement s'il connoissoit le mérite de cette Dame & les bons Offices qu'elle lui rend en toutes occasions.

Vous la connoissés dont, dit l'Ami qui m'a-voit introduit dans cette Maison: De grâce apprenés nous son Nom. Je ne le puis, répondit elle, j'ai promis le secret & je le garderai inviolablement. C'est par un hazard que j'en suis instruite, & je m'en félicite, puis qu'elle m'a fait connoître un des plus charmans Caractères de nôtre Sexe: Mais comme cette aimable Personne veut être inconnüe, je ne la décèlerai point. J'en ai d'autant plus de raison que je suis fort trompée si le fond de l'Avanture ne la regarde pas. La dernière fois que je l'ai vüe, elle m'a frappé. Non seulement elle a perdu beaucoup de sa gaieté; mais on remarque même un fond de tristesse qui la suit par tout. Elle me parla d'aller à la Campagne. Ce fut ce qui me fit décider. Une envie de cette nature, dans la Saison où nous sommes, n'est pas naturelle: Il faut qu'il y ait un motif. & je ne saurois le puiser que dans sa Lettre: Mais de dire qui peut être l'objet de sa Tendresse, c'est ce que j'ignore.

La plus jeune des Dames de l'Assemblée avoit été fort attentive, & me paroïssoit intrigüée plus que toutes les autres à former des soupçons. Elle se tourna de mon côté, au moment que j'en faisois la réflexion, &

elle m'envisagea de façon à me faire croire qu'elle étoit persuadée que cela ne pouvoit regarder que moi. Jugés de ma centenance. Je sentis une émotion si extraordinaire qu'il me fut impossible d'écouter plus long-tems une Conversation, qui me jettoit dans le plus cruel embarras & me renouvelloit tous mes chagrins. Je sortis dans le dessein d'aller me jeter à vos pieds, & vous demander grace. Mais que m'arriva-t'il ? Il m'en coute infiniment à le dire. Votre dangereuse Rivale se trouve en mon chemin, sans que je puisse l'éviter: Elle m'invite à la conduire; je suis obligé malgré moi de lui donner le Bras. Je veux battre froid avec elle; mais elle ne fait pas semblant de s'en apercevoir. Sa Gaieté éclate plus qu'à l'ordinaire. Elle lie d'abord partie avec un Cavalier, qui en étoit charmé depuis long-tems, & le traite favorablement. La Jalousie s'empare alors de mon Ame, & r'allume des Feux que je croiois presque éteints. Je ne la quite pas que je ne l'aie acablée de reproches. Elle les reçoit d'un air pénétré qui me persuade qu'elle m'aime véritablement, & je la quite enfin toujours le même.

La Conversation que j'avois entendue ce jour là me troubloit cependant. Je ne savois à quoi me résoudre. Je desirois & je craignois de vous voir. Le desir surmonta enfin

fin la crainte. Il me parût que vous me receviés avec beaucoup de froideur. Votre air glacé m'interdit, me ferma la bouche, & je n'eus jamais la force de vous dire ce qui s'étoit passé & ce que je ressentois.

Je suis retourné chez vous plusieurs fois, dans la même intention ; mais vous avés toujours eu l'Art de détourner si adroitement tout ce qui avoit raport à mon dessein, qu'il m'a été impossible de vous ouvrir mon Cœur. Vos Politesse's flatoient encore mon'Amour propre, & j'espérois qu'en vous faisant le Sacrifice d'une Rivale, que vous surpassés infiniment en mérite, vous reprendriés tous les Droits qui vous étoient si justement acquis sur un Cœur qui n'auroit dû vivre que pour vous. Je sens tout le prix de cette faveur, & combien je m'en suis rendu indigne. La crainte de perdre jusques à l'espérance m'empêche de presser vôtre décision. Je veux tâcher de mériter mon pardon. En attendant permettés que je m'en raporte au Jugement du judicieux Auteur que vous avés consulté. Quoi qu'il arrive, j'aurai au moins la douce satisfaction de recevoir un Oracle qui me sera commun avec vous, & rien ne m'empêchera d'être toute ma vie, avec la plus parfaite estime.

M A D E M O I S E L L E ,

Neuchâtel le 24. Février 1741.

Vôtre &c.



R E P O N S E

*De l'Auteur de l'Essai sur l'Utilité du Jeu Eccl.
à la spirituelle Anonime, qui lui a fait l'hon-
neur de lui adresser une Lettre dans le Jour-
nal de Janvier.*

M A D E M O I S E L L E ,

SI tous les Auteurs étoient payés de leur Ouvrage comme je le suis du mien, ils ne se plaindroient plus de l'ingratitude de leur Mé- tier. Quel prix, en effet, pour deux petites Pièces comme celles que j'ai donnés dans le Journal Helvétique, que l'Approbation d'une Dame spirituelle & pleine de sentiment, & que je suis le Maître de me figurer aussi aimable que je le voudrai, puis qu'elle est in- connue! Les forces de l'Imagination sont bien grandes, quand cette faculté de l'Ame est sou- tenue par l'Intérêt & l'Amour propre. Mais que dis-je de l'Imagination? Je n'ai pas be- soin de son secours. Vous même, *Mademoiselle*, malgré toute votre Modestie, vous m'évi- tez le soin de recourir à elle. Il falloit bien, pour me mettre en état de juger de votre si- tuation, me faire votre Portrait; & le moyen
de

de le craïonner avec justesse, sans en faire le Portait le plus charmant? Tout ce que vôtre Modestie a pû faire, ç'a été de depriser vos belles Qualités, en les apellant *des Vertus de Tempéramment*, qui n'ont aucun mérite. Voilà de quelle manière il faut être modeste. Il n'est point question, pour mériter ce titre, de se refuser les Vertus que l'on possède; c'est assés de ne point trop s'en glorifier, & de n'y pas mettre un trop haut prix: Les autres sauront bien les estimer ce qu'elles valent.

C'est, *Mademoiselle*, ce que l'on ne manquera pas de faire à votre égard. Quel sera le Lecteur judicieux, qui ne trouvera pas un singulier mérite dans une Dame, qui, au Siècle & dans la Ville où nous vivons, n'est ni Jouëuse ni Médisante? Ce dernier article sur tout mérite une attention singulière. Quand on est née avec autant d'Ésprit que vous en avez, c'est une tentation bien délicate, que le plaisir de le faire briller aux dépens du Prochain: La méthode est aisée, & le succès presque infailible. Cela est si vrai, que je n'aurois point manqué d'en faire un Article considérable quand j'ai parlé des avantages que les Médisans retirent de leur Art, si je n'avois pas vû que l'on n'en est déjà que trop persuadé, & qu'on en abuse souvent. Car après tout, ce n'est point là la seule, ni, peut-être la
: meil-

meilleure manière de faire paroître son Esprit. *Uranie* & *Lucinde* sont deux Dames que la Nature a partagées favorablement de ce côté-là, quoique dans un gout & dans un degré bien différent. L'une a infiniment d'Esprit, de l'aveu de tous les Connoisseurs, hors elle même, qui sachant fort bien rendre justice aux belles Qualités des autres, ne la rend jamais aux siennes : L'autre en a passablement suivant le goût d'autrui, & infiniment selon le sien propre. La première n'emploie ses Talens qu'à la satisfaction de ceux qui la fréquentent; son Esprit ne semble fait que pour servir avec grace la bonté de son Cœur: La seconde croit le Monde entier fait exprès ou pour servir de sujet à ses saillies, ou pour les admirer. Il arrive de là qu'*Uranie*, sans se proposer d'autre but que celui de suivre, dans un doux commerce, les impressions de son excellent Caractère, réussit également à faire admirer son Esprit & son Cœur, & ce qui est plus précieux sans doute, à faire aimer l'un & l'autre. *Lucinde*, qui ne cherche qu'elle-même, obtient tout au plus le froid aveu, que son Esprit ne manque point de vivacité, dès qu'un peu de Malignité l'excite, mais je ne conois personne qui soit amoureux de cet Esprit.

Vous voyez, Melle, par toutes ces réflexions

flexions, combien j'ai été enchanté de votre Caractère. Je vous en dirois bien d'avantage, si je ne craignois qu'un Lecteur malin ne nous acufât de nous prodiguer l'un à l'autre de l'encens, à titre de retour, & n'allât peut être jusqu'à nous appliquer quelque Proverbe impertinent. J'avouërai même, avec une Modestie fort louable dans un Auteur, que vous avez bien voulu me donner des louanges que je ne mérite point. Je veux parler entr'autres de la générosité que vous me prêtez dans le commencement de votre Lettre, en disant, que je *sacrifie mes propres intérêts pour tâcher de corriger les défauts du Beau-Sexe*. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque vous le dites, Aimable Inconnue, vous qui connoissez mieux que moi quelle est la manière de penser du Beau-Sexe. Cependant j'avouë qu'en cela j'ai été généreux sans le savoir. Quels sont donc les intérêts que je sacrifie? Seroit ce peut-être, que je m'expose à l'indignation des Personnes qui chérissent ces Défauts, sur lesquels j'ai osé m'égarer? Mais en cela je ne déplairai assurément qu'aux Joueuses & aux Médisantes: Et quel si grand mal m'en arrivera-t-il? Les unes ne me mettront plus de leurs parties de Quadrille; les autres ne me feront plus confiance de leurs Observations curieuses, de leurs Commentaires

taires spirituels. Hé-bien ! je serai réduit à fréquenter d'autres Dames : Je m'occuperai de leurs charmes, & non point de ceux de l'*As de pique* ; nous nous entretiendrons de ce qui nous touche nous mêmes, & non point de ce qui intéresse les autres. En vérité, *Mademoiselle*, me plaindrez vous beaucoup, & penserez vous que j'ai fait une grande perte ?

Aïez donc la charité, *Belle Inconnue*, de ne plus me donner des louanges si peu méritées. Votre Lettre en elle même n'est déjà que trop propre à flater ma Vanité. En effet, de ce que vous daiguez me demander des Conseils sur l'Amour, à l'ocasion de quelques Réflexions que je me suis permis de faire sur des sujets qui y ont si peu de rapport ; je n'ai pu m'empêcher d'en conclure, que vous avez trouvé dans mes deux Pièces des marques d'un Génie supérieur, propre à réussir également dans tous les Genres. Je crains fort cependant que vous ne soiez trompée dans votre attente ; mais quoi qu'il en soit, c'est bien le moins que je vous doive, que de faire tout ce dont je suis capable pour répondre à vos intentions.

Le mauvais succès de votre Inclination m'a touché infiniment, & la situation où vous vous trouvez m'intéresse de la manière la plus sensible. Votre Cœur ne devrait sentir que les douceurs de l'Amour, & vous ne paroissez

sez pas née pour essuier l'infidélité d'un Amant. Celle du vôtre paroît d'abord si étrange, que je fus tenté, à la première lecture, de regarder le récit que vous me faites de vos Amours, comme une Histoire faite à plaisir. Au Portrait que vous avez bien voulu me tracer de vos deux Cœurs, ils me sembloient faits exprès l'un pour l'autre, & je ne pouvois m'imaginer qu'un Cavalier, tel que vous dépeignez votre Infidèle, aiant trouvé chés vous de la sensibilité, pût cesser jamais de faire de cette heureuse découverte tout le bonheur de sa Vie. Cependant je fis réflexion, que dans cette supposition même, je devois croire que les Caractères se soutenoient jusques au bout; puis qu'à une Histoire contée par une Dame d'esprit & de goût, il faut tout au moins que l'on puisse appliquer ce Proverbe Italien: *Se non è vero e ben trovato.*

Je relus donc vôtre Lettre avec une nouvelle attention, & je crus bien-tôt y trouver le dénouement de ce qui m'embarassoit. D'un côté, Ma belle Correspondante, je ne puis douter que vous ne poussiez la Vertu jusqu'à la plus grande délicatesse; & de l'autre vous déclarez expressément que vous vous sentez *beaucoup d'antipatie pour le Lien conjugal.* Que vous proposiez vous donc, Melle. dans votre Passion, & qu'attendiez vous de votre Amant? En auriez vous exigé une de

ces *belles Passions*, comme on parle, dans lesquelles on n'aime que pour aimer; J'avoué que deux belles Ames peuvent être unies de cette manière, & qu'elles trouveront dans ce doux Commerce de tendresse, mille plaisirs ravissans, inconnus aux Ames vulgaires. Mais un pareil engagement n'est plus une *Passion*; c'est *Amitié*: *Amitié vive & délicate*, il est vrai, & dont les charmes sont peut-être infiniment supérieurs à tous ceux de l'*Amour*. Une *Tendresse* aussi pure ne finit jamais; elle se soutient par elle-même. & n'a besoin d'aucun secours étranger. C'est toute autre chose, dès que la *Passion* s'en mêle. Celle-ci n'est point assez naturelle à l'Amour pour qu'elle puisse s'y maintenir sans secours. L'*Amour* est une espèce d'*Animal* qui ne vit point sans alimens; & ses vrais alimens sont les attraits de l'*Espérance* & les *Phantômes séduisans* de l'*Imagination*: Qu'ils viennent à lui manquer, il est bien tôt aux abois. Je conviens que dans les commencemens d'une *Passion*, on ne se propose autre chose que le plaisir d'aimer: Dans ces momens d'un tendre enthousiasme, un Amant fait consister tout son bonheur à témoigner la vivacité de sa tendresse à celle qui la cause. Mais enfin ces feux si vifs se ralentissent: semblables à ceux d'une Fournaise, ils s'éloignent bien-tôt, s'ils manquent de nourriture.

riture. La Passion est un état violent qui fatigue ; les forces du Cœur s'épuisent , aussi-bien que celles de l'Esprit & du Corps , si elles ne sont pas réparées. Qu'arrive-t'il alors ? Comme on a pris mal à propos ces mouvemens tumultueux pour la véritable tendresse , on ne les sent pas plû-tôt ralentis , que l'on s'imagina avoir fait infidélité à l'Objet aimé ; on a honte de s'offrir à lui avec un Cœur plus tranquille , & ce sentiment achève de rompre tous les liens qui nous y atachent ; après quoi l'on passe bien-tôt à un autre engagement , si un nouvel Objet vient à frapper nôtre Imagination.

Je croi , *Mademoiselle* , que vous trouverez dans ces Reflexions la Cause de vôtre malheur. Ou vous & vôtre Amant vous vous êtes mépris sur la nature de l'engagement qui convenoit à vos Cœurs , ou vous en particulier , *Belle Inconnue* , vous vous êtes abusée sur la manière dont il falloit traiter cette Inclination. Voulez vous de l'Amour ? Il falloit admettre aussi ce que l'Amour exige. Ne voulez vous point de ce qu'il exige ? Vous deviez vous en tenir à cette Amitié vive & délicate dont je viens de parler , & qui est l'aimable Sœur de l'Amour. Mais tous les Symptomes de votre Tendresse sont ceux de l'Amour , & toutes vos Maximes & votre Conduite ne conviennent qu'à l'Amitié.

N

Après

Après tout, il n'est point surprenant que vous soiez tombée dans cette erreur. Hélas! le pas est glissant, pour un Cœur tendre comme le vôtre. L'Imagination n'a toujours que trop de part dans tout ce qui se passe en nous: Elle se range infailliblement du parti de l'Amour, & par son secours enchanteur il arrive aisément que cette Passion semble plus propre que l'Amitié, à remplir toute la capacité d'un Cœur sensible. D'ailleurs, les Passions sont contagieuses entre deux Cœurs qui simpatisent: Votre Amant vous ofroit l'Amour le plus vif; qu'il étoit difficile de n'y pas répondre dans le même goût! Contentée de retenir votre Passion dans les règles du Devoir, & de Passujettir à votre inclination pour le Célibat, vous ne pensâtes point à choisir plutôt une autre espèce de tendresse, qui se fut conformée sans contrainte à l'un & à l'autre.

La plupart des Livres qui traitent de l'Amour, je veux dire les Romans, sont encore tout propres à causer une pareille méprise. Ce n'est point que je veuille acuser mon aimable Correspondante de donner dans les Romans. Mais enfin, quand on ne connoit point une chose par expérience, il est tout naturel de se laisser aller aux Idées que les Livres nous en fournissent. Or ceux dont je parle en ont donné
une

une très-fausse de l'Amour, en alliant ridiculement les transports, les inquiétudes & souvent les extravagances de cette Passion, avec une pureté de sentimens, des vûes & une conduite, qui n'appartiennent qu'à l'Amitié parfaite. Je doute fort, Melle, que votre Inclination eût tourné comme elle a fait, si vous eussiez appris à connoître cette Amitié, que l'on appelle autrement l'*Amour Platonique*, dans les Ecrits de quelques Modernes, & sur tout dans une Lettre à Mad. la Duchesse d'*Aiguillon*, écrite par l'un des plus beaux Génies de notre Siècle (a), plus admirable encore par la délicatesse charmante de ses sentimens, que par la finesse & l'heureuse fécondité de son Esprit. Là-dessus, Melle, vous voulés bien que je vous allégué ma propre expérience, & que je vous réde Histoire pour Histoire. La mienne sera courte.

Je me rapelle toujours avec le plaisir le plus sensible, une Inclination que j'ai eue dans ma Jeunesse. Je fis connoissance avec une Personne, infiniment plus charmante par les Qualités du Cœur & les Dons de l'Esprit, que par les avantages de la Beauté, quoique toute sa figure & principalement l'air de son visage fût des plus aimables. Avec un Cœur naturellement sen-

N 2 sible,

[a] M. de St. Hyacinthe. Voyez Recueil de divers Ecrits &c. A Paris chez la Veuve Pissot. 1736.

sible, il étoit difficile que je visse souvent cette aimable Fille, sans concevoir pour elle l'Amour le plus tendre : Je lui donnai tous mes soins & me livrai sans résistance au penchant qui m'entraînoit. J'eus bientôt la satisfaction de voir que l'on m'accor-
doit quelque estime & même de l'Ami-
ié. Ce n'étoit point là tout ce que mon Cœur
desiroit : Mais je ne laissois pas d'en être
enchanté : & ces sentimens , tout moderés
qu'ils fussent, faisoient toute la douceur de
ma Vie. Je ne savois même s'il m'étoit
permis d'en souhaiter d'avantage. La For-
tune ne m'avoit point partagé assés avanta-
geusement pour que je pûs me flater de
faire vivre une Femme avec cette aisance
sans laquelle, dans le siècle où nous vivons,
l'Amour le plus tendre ne peut long-tems
rendre des Époux heureux. Je ne pouvois
donc penser à épouser l'Objet de ma ten-
dresse, je l'aimois trop pour l'exposer à
vivre moins agréablement qu'elle ne devoit
l'espérer. Dans cette situation, à quoi eût
abouti son Amour pour moi, qu'à lui don-
ner les mêmes inquiétudes, les mêmes agi-
tations dont j'étois tourmenté ? Cependant
mon Cœur étoit dans un état violent ; j'ai-
mois avec excès, je sentoiss qu'il me man-
quoit quelque chose, & ce sentiment em-
poisonnoit tous mes plaisirs & ne me lais-
soit

soit plus aucun repos. Je ne voulois point travailler à me guérir de ma Passion; il me sembloit que c'eût été faire une injustice à celle qui en étoit l'Objet. Heureusement pour moi, je m'apliquois alors à la Philosophie: Ce que les Philosophes nous disent de la nature des Passions m'éclaira enfin sur ma situation, & m'onvrit la voie du bonheur que je cherchois. Je m'aperçus que les Qualités pour lesquelles j'aimois particulièrement cette Fille charmante, étant de ces charmes qui touchent l'Âme, pour ainsi dire, dans le fond même & dans l'intérieur de sa nature, je pouvois l'aimer sans aucun mélange de ces Passions fougueuses, dont les sens & l'imagination sont les principaux mobiles; que j'étois proprement amoureux de son Âme, & que tous mes desirs se réduisant dans le fond & essentiellement à celui d'en être aimé, un retour d'Amitié de sa part devoit suffire pour me rendre heureux. Je saisis avidement ces nouvelles Idées; je m'apliquai à ne plus laisser entrer l'Imagination pour rien dans ma tendresse; & je parvins enfin à aimer sans trouble & sans inquiétude, quoi que peut-être, dans un degré plus fort que jamais. J'eus même le Courage d'apprendre à mon aimable Amie, la nouvelle situation de mon Cœur, en passant par dessus les ridicules Maximes d'une fausse Galanterie. Je

ne saurois vous exprimer avec quelle joie elle en reçût l'aveu. Cette jeune Personne, qui avoit déjà toute la Raison d'une Femme de trente ans, me félicita sur mon amendement & voulut bien me promettre une Amitié capable de satisfaire toute la délicatesse de la mienne. J'ai passé dans une liaison si douce les plus beaux jours de ma Vie.

S'il est permis à un *Vieillard* de vous proposer son exemple à suivre, vous trouverez, *Mademoiselle*, dans cette petite Histoire, tous les Conseils que j'ai à vous donner, au cas que j'aie deviné juste sur ce qui a pû causer l'inconstance de votre Amant. Si je me suis trompé dans ma supposition, si vous ne lui avez point défendu d'espérer ce que l'on espère en Amour, alors je ne puis chercher la cause de son changement, que dans une bisarrerie, qui n'est point incompatible avec l'Esprit & la Probité, mais qui ne laisse pas de le rendre indigne de vos regrets.

Cependant, s'il arrivoit que votre Lettre le fit reveuir à vous, je ne vous conseille point de tenir la résolution où vous paroissez être; & je ne pense pas non plus que vous la teniez, puisque votre Plaie saigne encore. Ce retour seroit une preuve de la bonté de son Cœur; & puis tenez pour assuré qu'un Amant qui revient à nous après un écart, nous est plus attaché que jamais, & que l'on peut compter désormais sur sa tendresse.

Mais

Mais s'il étoit possible qu'il ne fût point touché de votre Lettre ; s'il ne revient pas à vous , plus épris que jamais , après l'avoir luë ; il me semble , Belle Inconnue , qu'il ne doit pas vous être difficile de l'oublier entièrement. Son insensibilité pour des sentimens aussi beaux que les vôtres , seroit un défaut horrible , qui le rendroit absolument indigne de votre souvenir : Remplissez en votre imagination , sans lui permettre d'avantage de se promener sur les belles Qualités d'un perfide. Voilà le grand secret pour se guérir d'une Passion ; & ce secret , qui m'a toujours réussi , doit être bien puissant chez les Femmes , car on dit qu'elles ont l'Imagination plus vive que nous. S'il ne réussit point entièrement , j'en ai encore un autre à vous proposer. On tient qu'un grand moïen de se défaire absolument d'une Inclination , c'est d'en former une nouvelle : Oserois-je , *Mademoiselle* , vous offrir à cette fin le Cœur d'un Vieillard , qui n'a pû s'empêcher de concevoir pour vous les plus tendres sentimens , au hazard d'éprouver en celà le sort de cet Homme , qui s'étoit rendu fortement amoureux d'un Portrait , dont l'Original n'exista jamais ! Quand je considère les traits charmans de votre Caractère , répandus comme malgré vous dans votre Lettre , & sur tout ce désintéressement admirable , avec lequel

vous rendez justice à une Rivale heureuse, je vous croi tout à fait susceptible d'une tendresse épurée, dans laquelle le Corps n'entre pour rien. Aussi ne ferai je point difficulté de vous avouer que le mien est un peu courbé sous le poids des Années. Ma tête retombe à peu près au niveau des Epaules, & l'on ne diroit jamais, à voir mes Jambes, que j'ai été autre-fois un bon Danseur. Je suis un peu sujet aussi à l'influence des frimats : En un mot, toute Modestie à part, je suis obligé de convenir que je ne mérite guère le titre de *beau Vieillard*. Mais si mon Corps est un peu déchû, j'ose avancer que mon Ame en vaut bien une de 25. ou 30. ans. Après tout, *Mon aimable Correspondante*, c'est à l'Ame seule que vous en voulez. Voyez donc si l'attachement de la mienne auroit dequoi vous flater. Comme je n'ai pas l'honneur de vous connoitre personnellement, & que quand même j'aurois cet avantage, je doute fort que mes yeux pussent en profiter ; vous aurez le plaisir d'être aimée pour vous même, c'est à dire pour vos Qualités intérieures, & non point pour les charmes de la Beauté, qui sont étrangers à la Personne. C'est ainsi que vouloit être aimée la Princesse de *Salamis* dans le *Grand Cyrus*. Nous pourrons nous aimer de cette manière aussi long-tems que vous le voudrez,

car

car rien ne nous oblige à nous faire connoître : Nos Ames se connoissent ; c'en est assés : Qu'ont elles à faire de nos Corps, puis qu'aussi bien elles ne veulent pas les mettre de la partie ?

J'atens là dessus votre Réponse, *Aimable Inconnue*, & pour commencer à vous donner des preuves de mon dévouement, je vai essaier, puis que vous le souhaitez, de donner quelques Conseils aux jeunes Personnes de votre Sexe, qui pourroient être trop portées à se laisser tromper par le notre. C'est un petit sacrifice que je vous fais, *Mademoiselle*, car j'avoue que je n'obéis point sans répugnance, & cela pour deux raisons.

1^o. Vous conviendrez qu'il n'est pas fort agréable de présenter des Armes à Gens qui n'ont aucune envie de s'en servir. Si la plupart des Filles, qui sont trompées, n'étoient pas d'intelligence avec l'Impostur, celui-ci ne réussiroit pas si aisément. Mais elles se défendent comme si elles ne vouloient pas vaincre ; leur propre Cœur les trahit & livre à l'Amant une Victoire, qu'il n'eut pas remportée, si on l'avoit disputée sincèrement. C'est ce qu'expriment admirablement bien deux Vers d'*Ovide*, dont la grace ne peut être renduë dans une Traduction, & que vous me permettrez de rapporter ici.

Quæ

Quæ cum ita pugnaret, tanquàm quæ vincere nolles;

Victa est non ægrè, proditione suâ.

Je sens bien que cette citation n'est pas autant à sa place que celle du *Grand Cyrus*, mais j'espère que vous me la pardonnerez, en faveur de ceux qui entendent le *Latin*.

Ma 2^{me}. Raison est, qu'il ne convient pas d'inspirer aux Belles trop de défiance sur les empressemens des Hommes, sous prétexte que parmi ces derniers, il se trouve un grand nombre de Trompeurs & d'Inconstans: Je trouve plus d'inconvenient à fuir tout engagement, dans la crainte de rencontrer un Perfide, qu'il n'y en a à courir le risque d'être trompée, plutôt que de rebuter un Amant sincère. Mais il y a un milieu à prendre, c'est de ne se rendre qu'avec précaution & à bonnes enseignes. Cette considération me détermine absolument à vous satisfaire, en faisant part à vôtre Sexe du peu de Lumières qu'une longue expérience & de sérieuses réflexions ont pû me fournir sur ce Sujet.

10. Je conseille à toute jeune Fille, de ne point lire de Romans: Mais si elle veut apprendre dans les Livres ce que c'est que l'Amour, de consulter plutôt Mr. de la Bruyère, Mr. de Lambert, Mr de St. Hyacinthe & quelques autres, que *Cyrus* & *Clélie*.

2^o. De ne point desirer avec trop d'ardeur les hommages des Hommes. Du plaisir d'être aimée à celui d'aimer, il n'y a qu'un pas, & ce pas est bien aisé à franchir. Quand on se trouve dans une pareille disposition, si l'on n'est pas une Coquette achevée, on se sent naturellement portée à une tendre reconnoissance envers celui qui nous adore; & de la reconnoissance, un bon Cœur passe bien vite à l'Amour. Ceci me mène à un 3^{me}. Conseil.

3^o Une Belle ne doit pas s'imaginer indifféremment, qu'elle a beaucoup d'obligation à ceux qui l'adorent. Il y en a tel, auquel elle n'est non plus obligée que le seroit un Avare à celui qui avant conçu un violent Amour pour son Cofre fort, emploieroit les caresses, la flatterie, les ruses & les souplesses pour s'en emparer.

Mon 4^{me}. Avis sert à expliquer le précédent, & il en rend l'exécution plus facile. Une jeune Personne doit s'appliquer sur toutes choses à reconnoitre quel est le principe de l'Amour qu'on lui témoigne; s'il est dû seulement à sa Beauté, ou si elle peut le regarder comme un tribut que l'on paie à ses qualités intérieures, aux charmes de son Esprit & de son Cœur. Elle a deux moyens de s'en instruire. Le 1^{er}. est de s'exami-

s'examiner soigneusement, pour voir ce qui se trouve en elle qui soit capable d'inspirer une tendre Passion; sans souffrir que l'Amour propre d'un côté, ou la Modestie de l'autre, lui fassent illusion. Il est rare que cette dernière trompe personne: J'en connois cependant des Exemples. Le 2. Moien est plus sûr & d'une pratique plus aisée: il consiste à observer dans un Amant les symptômes de son Amour. Par là on en découvre bien-tôt le principe. La Passion fondée principalement sur la Beauté, est toujours vive, turbulente; elle rend un Amant inquiet, hardi, antreprenant, toujours avide des témoignages extérieurs qu'il attend de votre complaisance: Il cherche plus sa satisfaction que celle de sa Maitresse. Au contraire, quiconque est amoureux de votre Ame plû-tôt que de votre Corps, est toujours plein de délicatesse: Son respect égale son Amour: Il ne souhaite que ce qui peut vous plaire, & ne demande rien pour lui même que le plaisir d'être aimé.

Si l'on vous offre un Amour de la première espèce, non seulement, comme je l'ai dit, vous n'êtes tenuë à aucune reconnoissance; mais de plus, si vous ne voulez point être trompée, comptez qu'une telle Passion ne sera pas de durée. Elle se propose un but: si elle l'ateint, on la voit aussitôt

tôt s'évanouir, ou souvent elle se rebute, quand elle trouve trop de difficulté. Mais vous devez quelque reconnoissance à un Homme qui ne vous aime que pour vous même, pour ce que vous avez de véritablement aimable : Il n'y a pas de danger à écouter un sentiment si naturel ; & si vous n'y mettez obstacle vous-même, vous pouvez faire fonds sur la constance d'un Amant aussi délicat.

50. Non seulement une Fille doit s'appliquer à connoître le principe de l'Amour qu'on a pour elle ; mais de plus elle doit se donner garde de ne point prendre pour Amour tous les empressements des Hommes. Il arrive souvent qu'un Cavalier conçoit un certain goût pour un beau Visage ; il lui donne des soins, il cherche à se faire aimer. Mais de ce goût, à l'Amour, il y a loin encore, & celle qui s'y fera méprise, se verra bien tôt forcée à revenir de son erreur.

60. Enfin, je conseille à une Personne qui voudra s'assurer de la sincérité d'un Amour, que les Hommes savent quelquefois assés bien feindre, de s'en fier moins aux Discours de son Amant, qu'à ses Actions.

Voilà, *Mademoiselle*, une légère tîbauche, sur laquelle il y auroit encore mille choses
à

à dire ; mais ç'en est affés , je pense , pour vous marquer mon obéissance sans vous ennuer.

Si mon travail vous agrée , la reconnoissance ne pourroit-elle point vous porter à donner de vôtre coté quelques Avis charitables aux Jeunes-Gens de mon Sexe , qui en ont péut-être plus besoin que celles du vôtre ? Je doute fort que parmi nous , les Dupes soient plus rares que chés les Femmes. Il est vrai que les dangers sont moins grands de nôtre côté.

Mais je maperçois que je tombe dans le Vice ordinaire aux Personnes de mon Age : Ma Lettre passe déjà de beaucoup les bornes que j'aurois dû me prescrire. Je finis en vous assurant, *Aimable Inconnuë*, que les sentimens de mon Cœur pour vous ne se sentent point de son antiquité , & que je suis avec autant de zèle que d'estime, &c.





NOUVELLES LITÉRAIRES.

G E N E V E.

LE Sieur *Pierre Girardeau l'Ainé* propose de donner au Public par Soucription un *Traité des Changes Etrangers, d'Arbitrages de Banque, & de Spéculations en Marchandises, à l'usage des principales Places de l'Europe, en 2 Vol. in 4^o.* Le premier qui sera d'environ 400. pages contiendra des Principes à la portee de chacun, pour faire tous les Changes réciproques de l'Europe. Le second d'environ 600. pages renfermera les Principes pour faire toutes sortes d'Arbitrages, avec les Applications &c. les Calculs concernant les spéculations en Marchandises &c. L'Ouvrage entier coutera L 8. Argent courant de *Geneve*, paiables L 3. en souscrivant L 3. en recevant le premier Volume, & L 2. en retirant le second. On pourra soucrire à Neuchâtel chez le Suer *Boive*, Libraire.

LEs Héritiers *Cramer & Freres Philibert* viennent d'imprimer *Græcæ Linguae RACES præcipuæ, in suas Orationis partes, mis en ordre Alphabétique.*

Ils se proposent encore de donner au Public une nouvelle Edition *Jacobi Bernoulli Opera Omnia Philosophico Mathematica & Physica cum figuris*, in 4^o.

Ils débitent aussi un Ouvrage imprimé à Turin 1741. intitulé: *Joannis Baptistæ Rianchi, in Archiatrorum Magistratu Primi a Consiliis Regiæque Turinensi in Academia Medicæ Facultatis Professoris &c. De Naturali in Humano Corpore vitiosa morbosaque Generatione Historia.*

B A L E.

LE Sieur JEAN CHRIST imprime par Soufcription: *Job: Christophori Wolfii Cura Philologicæ & Criticæ in omnes Libros Novi Testamenti*, en V. Volumes in 4^o.

On est redevable de cet excellent Ouvrage à Mr. *Wolff*, célèbre Theologien de *Hambourg*, qui a recueilli avec beaucoup de travail & de choix tout ce qu'ont dit de plus sensé sur le N. T. ceux qui ont travaillé à l'interprétation de ce Divin Livre. Cette Edition sera des plus correctes & des plus belles, & surpassera de beaucoup celle de *Hambourg*. On la donnera cependant à raison de 5. Florins; ce qui n'est qu'environ la moitié du prix que la première Edition se vend en Suisse. On pourra souscri-

re jusques à la prochaine Foire de *Francfort*, qui se tient à Pâques. Le premier Volume, qui est déjà sorti de la Presse se délivre actuellement: On paie en le recevant 2. Florins. Le 2e. sera achevé à la fin du courant Mois de *Fevrier*, & on paiera 1 Fl. en le recevant. On donnera les 3e & 4e au Mois d'*Avril*, en payant 2 Florins, & le 5e au Mois de *Juin* sans rien paier.

Le même Libraire continue aussi l'impression de l'*Histoire de la Vie & du Règne de Louis XIV. Roi de France & de Navarre, enrichie de Médailles: Par Mr, de LA HODE.* Dans cet Ouvrage l'Auteur a également évité les Eloges excessifs & la Satire outrée que l'on a fait des Actions de ce Monarque. On voit une Plume impartiale, que la Vérité seule conduit. Une Narration, claire, précise, soutenue & bien développée; des Descriptions animées, éloquents & pathétiques; des Portraits vrais & élégans; des Reflexions judicieuses & éclairées; un stile pur, varié & naturel sont les Caractères distinctifs que l'on remarque dans cette nouvelle Histoire d'un Règne si fertile en grands Evénemens. La beauté de l'Impression, & celle des Médailles, répondront à la dignité du Sujet. Cette Edition a beaucoup d'avantage sur celle de Hollande; & les Souscrivans l'on cependant à meilleur compte de la moitié.

Le premier Tome est achevé d'imprimer & se délivre actuellement : En le recevant on paie 2 $\frac{1}{2}$ Florins Argent d'Empire, ou L 6: 5. argent de France, & 2 $\frac{1}{2}$ Florins par Voie de Souscription pour le second Tome, que l'on délivrera dans peu, & ainsi des Tomes suivans. On peut souscrire pour ces deux Ouvrages chez les principaux Libraires, & en particulier à *Neuchâtel* chez le Sieur *Charles Peter*.

LE Sieur JEAN RODOLPHE IM HOFF propose aussi de donner par Souscription les V. Volumes in 4to. qui ont paru de l'*Histoire des Insectes* par Mr. DE REAUMUR de l'*Académie Royale des Sciences*.

Il suivra page pour page l'Édition de Paris. L'Impression sera très correcte, sur beau Papier colé & en Caractères neufs. Les Planches seront très exactes & des mieux gravées, ainsi qu'on peut le voir dans l'Échantillon qui est dans le Programme. On paiera 3. Florins d'Empire pour chaque Volume ; ce qui n'est que la moitié à peu près du prix de l'Édition de Paris. En souscrivant on donnera 3. Fl. ; en recevant le premier Volume 3. autres, & ainsi de suite. Si Mr. Réaumur donne de nouveaux Volumes, comme on a lieu de l'espérer, on les imprimera au même prix que les précédens.

Les Memoires de ce célèbre Académicien,
pour

Pour servir à l'Histoire des Insectes, ont eu une aprobation si générale, que nous sommes dispensés de nous étendre là dessus. Personne n'est allé si loin sur cette partie de l'Histoire naturelle, que cet Illustre Auteur. Nous avons eu occasion d'en parler dans nos précédens Journaux. Tout ce qui part de sa Plume est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, d'agrément, & tend à l'utile. On y trouve des recherches & des découvertes curieuses, nouvelles & importantes; ainsi il n'y a aucun doute que le Public ne reçoive agréablement la seconde Edition de ces Mémoires & ne favorise le Projet du Libraire de Bâle. On pourra souscrire chez les principaux Libraires, & spécialement à Neuchâtel chez le Sieur Boive.

Nous ne saurions mieux faire connoître la vaste étendue des Matières que renferme le Dictionnaire de Commerce, dont les Sieurs Cramer & Frères Philibert donnent une nouvelle Edition, qu'en rapportant ici le Titre de cet Ouvrage en entier.

*D*ictionnaire Universel de Commerce, Contenant tout ce qui cōcerne le Commerce qui se fait dans les Quatre Parties du Monde, par terre, par mer, de proche en proche, & par des Voiages de long cours, tant en gros qu'en detail.

L'Explication de tous les Termes qui ont rapport

au Nègoce, les Monnoies de Compte, qui servent à y tenir les Livres & Ecritures des Marchands :

Les Monnoies réelles d'Or, d'Argent, de Billon, de Cuivre, d'Etain, &c. leur titre, leur valeur, leur fabrique & monnoiage, & leur évaluation sur le pied de celles de France :

Les Poids & Mesures, qui sont en usage, réduites les unes aux autres.

Les Productions, qui croissent & qui se trouvent dans tous les Lieux où les Nations de l'Europe exercent leur Commerce ; comme les Métaux, Minéraux, Pierreries, Plantes, Drogues, Epiceries, Grains, Sels, Vins Bières, & autres Boissons, Huiles, Gommés, Fruits, Poissons, Bois, Soies, Laines, Cotons, &c. Pelleteries, Cuirs, &c.

Les Etoffes, Ouvrages & Manufactures d'Or & d'Argent, de Soie, Laine, Fil, Coton, &c. leur nom, leur qualité, leur aunage, avec la description des Métiers propres à y travailler.

Les Compagnies de Commerce, tant Françaises qu'étrangères, pour les Indes Orientales & Occidentales, &c. avec l'Histoire de leurs Etablissements, leur Régie & administration &c.

Les Banques établies pour la commodité & la sûreté du Nègoce & des Négocians :

Les Consuls que les Nations de l'Europe tiennent les unes chez les autres, ou dans les Echelles du Levant, &c. leur Jurisdiction, Droits, & Prérrogatives.

Les Chambres d'Assurances :

Le Détail du Commerce de la France en général,

ral, & de la Ville de Paris en particulier :

Le Conseil Royal de Commerce, les Chambres des Villes qui ont droit d'y envoyer leurs Députés ; les Juges des Manufactures, & les Inspecteurs départis dans les Provinces.

Les Jurisdictions Consulaires de Paris & des autres Villes du Roiaume,

L'Etablissement des six Corps des Marchands, & des CXXIV. Communautéz des Arts & Métiers de la Ville de Paris.

Les Diferens Livres des Marchands, leurs Comptes & Societez.

Enfin toutes les Foires, tant franches qu'autres, qui se tiennent en France & dans les lieux les plus célèbres de l'Europe, & des autres Parties du Monde.

Les Edits, Déclarations, Ordonnances, Arrêts, & Règlemens donnez en matière de Commerce.

Ouvrage posthume du Sieur Jaques Savary Des Bruslons, Inspecteur général des Manufactures, pour le Roi, à la Doiiane de Paris,

Continué sur les Mémoires de l'Auteur, & doné au Public par M. Philemon Louis Savary, Chanoine de l'Eglise Reiale de S. Maur des Fossez, son Frère.

Troisième Edition, exactement revueë, corrigée, & enrichie de beaucoup d'Aditions : dans laquelle le Suplement est rangé en sa place.

En III. Voiumes in Folio, & par voie de Souscription.

A GENEVE, chez les Héritiers CRAMER, & Frères PHILIBERT, 1740.



A MADEMOISELLE.....

Sur la Lecture.

Vous savez, Jeune IRIS, que l'utile Lecture,
 De l'Esprit & du Cœur embrassant la Culture,
 A former l'un & l'autre excelle également :
 De l'Âme & du Génie elle est la nourriture ;
 Elle est Mère du Goût & du Discernement,
 Et des Vices de la Nature,
 Elle purge nos Cœurs & nôtre Entendement :
 Mais un si grand remède opère lentement,
 Vous faites du plaisir de lire
 Votre plus doux amusement ;
 Mais pour en profiter, oserois-je le dire ?
 Vous lisez trop rapidement.
 Pour apaiser mon sentiment,
 Je vai vous offrir une Fable
 IRIS, honorez là d'un regard favorable,
 L'Apologué qui plait est un bon Argument.

L'ABELLE ET LE PAPILLON.

Explique moi, de grace, ô tron heureuse ABELLE !
 Ditait un jour le PAPILLON,
 Par quelle étonnante merveille,
 Sans tenir de nos Fleurs l'éclatant Vermillon,
 Vous savez en tirer ce Suc incomparable,
 Ce Miel que tous nos soins ne nous donnent jamais ?
 Ce que vous faites je le fais
 Avec un zèle incomparable,
 Vous cultivés les Fleurs N'en fais-je pas autant ?
 Et sans placer ici le brillant étalage
 De nos Talens connus, a la Ville, au Village,
 Je doute entre nous deux, que vous en aies tant.
 Ha ! répondit l'Abelle, à l'insecte volage,

Pour

Pour t'égalier à moi , cesse d'être inconstant.
 Tu voles d'une Aile légère,
 De Fleurette en Fleurette , & cela te suffit :
 Mais pour en tirer du profit ,
 Ton ardeur est trop passagere :
 C'est en nous fixant sur les Fleurs,
 Que nous y recueillons cette admirable essence ,
 Dont chaque jour l'Aurore en pleurs
 Arrose les Jardins où Flore prend naissance.
 Si je voltigeois comme toi ,
 Le Miel ne seroit pas pour moi.

Aux frivoles Lecteurs , l'Abeille fait la Guerre.
 Chaque Livre est comme un Parterre ,
 Où l'on s'amuse utilement :
 Mais qui promène un Oeil rapide
 Sur les Fleurs & les Fruits de ce Jardin charmant ,
 Prive d'un Miel aussi doux que solide ,
 Et l'Esprit & le Sentiment.



E N I G M E.

Sans lumière on me voit paroître ,
 Dans l'obscurité de la Nuit ,
 Et celui qui m'avoit fait naître ,
 Est bien souvent par moi derruit.
 Je ne puis avoir de demeure ,
 Qu'on ne renverse la Maison.
 Je plais , deplais , presque à même heure ,
 Parce que j'agis sans raison.
 Desirez vous de me conoitre ,
 Regardez moi quand je m'enfuis ,
 Au moment que je cesse d'être.
 Vous pourrez savoir qui je suis.

T A-



T A B L E.

L Lettre aux Editeurs	115
Discours sur le Jeu	117
Autre Lettre aux Editeurs	140
Réflexions sur la Parole du Pharisien & du Publicain	141
Lettre du Cavalier inconstant à la Dame Anonyme	172
Réponse de l'Auteur de l'Essai sur le Jeu à la même	186
Nouveau Traité des Changes & Arbitrages &c.	207
Græcæ Linguae Radices præcipuæ	207
Jacobi Bernoulli Opera omnia	208
Johannis Baptista Bianchi, De Naturali in Humano Corpore vitiosa mobosaque Generatione Historia	208
Joh. Christophori Wolfii Curæ Philologicae & Criticae in omnes Libros Novi Testamenti	208
Histoire de Louis XIV. par Mr. de La Hode	209
Histoire des Insectes par Mr. de Réaumur	210
Dictionnaire Universel de Commerce	211
A Mademoiselle sur la Lecture	214
L'Abeille & le Papillon, Fable	215
Enigme	215